







John Carter Brown  
Library  
Brown University

*The Gift of  
The Associates of  
The John Carter Brown Library*







545



coll  
ms

3 parts in 1

29783



Surprenait un style parfois brillant et animé.  
Ses idées étaient souvent neuves et justes.

Tr. Hist. des grecs des anc. répub. Paris, 1769  
est ouvrage inédit photo qui trad. de l'anglais d'Edw.  
Montague et l'auteur a fait différent de la version  
donnée par M. le Comte d'Orléans.

Hist. de la vie de Mahomet, Paris, 1773, 2 in 12  
et 1780, 3 vol. in 12 trad. en allemand.

Hist. de l'Alcoran, Paris, 1775, 2 vol. in 12.

Hist. des révol. d'Angleterre (faisant suite à l'  
ouvrage sup. d'Orléans) 1786, 2 vol. in 12.

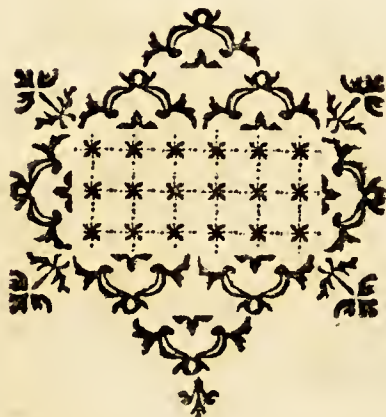


# ESSAI

*D'UNE Description générale des  
Peuples policés & des Peuples  
non - policés , considérés sous le  
point de vue physique & moral.*

Traduit de l'Allemand ,

De M. S T E E B S.



A A M S T E R D A M ,

Chez R E V I O L , Libraire.

---

1769.



1823

of the

of the

of the

of the



MASTERS

of the

of the

(Kno)



---

## ERRATA.

*P* Age 15 , ligne 2. dont parmi ceux ,  
lisez dont ceux.

pag. 61. lig. 16. ils s'accroupissent ,  
lis. ils ne s'accroupissent.

pag. 66. lig. 17. substance , lisez  
subsistance.

pag. 79. lig. 13. doivent avoir , lis.  
doivent y avoir.

pag. 97. lig. 9. Ciel , lis. Nil.

pag. 175. lig. 11. commencé , lis.  
consumé.

### *Remarque essentielle.*

Le Titre courant , *Différence entre  
l'Homme & la Bête* , doit finir à la  
page 7. Depuis la page 8 , jusqu'à  
la page 88 , mettez *De la vie non  
policée*. Et depuis la page 88 , jus-  
qu'à la fin , lisez *Origine & Progrès  
de la vie civile*.



人 工 分 部

一、工部之職  
二、工部之權  
三、工部之責  
四、工部之利  
五、工部之害  
六、工部之德  
七、工部之怨  
八、工部之譽  
九、工部之辱  
十、工部之榮

十一、工部之威  
十二、工部之權  
十三、工部之勢  
十四、工部之德  
十五、工部之怨  
十六、工部之譽  
十七、工部之辱  
十八、工部之榮  
十九、工部之威  
二十、工部之權



---

## P R É F A C E.

**I**L est fâcheux que les Histoires anciennes nous fournissent si peu d'éclaircissemens sur la véritable origine des Peuples. A l'exception d'un petit nombre de relations , nous n'avons là-dessus que les récits les plus fabuleux & les plus absurdes. Excités par l'orgueil national , différens Peuples se sont disputé à l'envi , l'honneur de l'an-



iv *P R É F A C E.*

cienneté , & même s'efforcent de rendre leur origine miraculeuse. Si on les en croit , ils la doivent à des demi-Dieux , à des Sauterelles , à des chênes , à des dents de Dragon , à des Pierres , à des Fourmis ; ou ils vouloient être sortis de la Terre , comme les champignons. Il s'en falloit d'ailleurs de beaucoup que l'on fût aussi instruit qu'on l'est aujourd'hui , sur la population , & sur les différentes parties du



## *P R É F A C E.*    v

Monde. Les Historiens ne connoissoient que les Peuples voisins , & s'ils vouloient parler de ceux qui étoient plus éloignés , ils ne le faisoient que sur des Traditions incertaines , & ne débitoient que de pures fables.

J'aurois honte de parler de ces petits hommes de trois à cinq emfans , qui ont des guerres sanglantes avec les Cigognes , si de nouvelles relations de voyages dans la Laponie , n'é-

vj *P R É F A C E.*

toient pas un tissu de contes aussi extravagans , & s'il n'avoit pas paru qu'on voulût , en quelque sorte, envier à l'Antiquité ses Pigmées.

Au reste , nous n'en faisons pas moins une peinture assez vraisemblable du premier état de ces Peuples , quel que soit le tems où ils ayent vécu. Nous en connoissons aujourd'hui un certain nombre qui vivent dans la plus grande simplicité. Si nous com-



*P R É F A C E.* vij

parons les Relations qu'on nous a données des Groenlandois , des Hottentots , & de la plupart des Peuples d'Amérique , avec celles que nous avons des Scythes , des Sarmates , & des anciens Allemands ; si nous considérons en même tems la nature de l'homme , nous pourrons suppléer au défaut de Monumens historiques. Nous trouverons la plus grande ressemblance entre ces Peuples anciens & les Peuples

viii *P R É F A C E.*

modernes. Nous les verrons tous sans Loix , sans Tribunaux , sans Juges , & presque tous sans politique. Nous reconnoîtrons en eux des besoins très-simples & en petit nombre , & nous trouverons que les ressorts qui les font mouvoir , sont aussi simples que leurs besoins , & plus naturels que moraux. En général , il importe peu que les uns mangent du gland , & les autres du chien marin.



*P R Ê F A C E.* ix

Dans la seconde Partie j'ai tâché de traiter des changemens par lesquels les Peuples se sont éloignés de l'état de nature , & se sont civilisés.

Je me suis efforcé , dans la troisieme , de décrire l'état des Peuples policés, d'en montrer les avantages & les inconvéniens , sans jamais perdre de vue le systême de l'éloquent Citoyen de Genève , qui , semblable à ce Peintre Italien , qui ne peignoit que des Diables , ne

x *P R É F A C E.*

présente que des tableaux tristes & uniquement propres à nous faire mieux sentir notre malheur & notre foiblesse.

Cependant je suis bien éloigné de croire que ma description soit parfaite. C'est l'esquisse d'un tableau qui demanderoit , pour être fini, un meilleur pinceau que le mien.

DIFFÉRENCE





# *DIFFÉRENCE* ENTRE L'HOMME ET LA BÊTE.

**L**ES bêtes , dont la nature a ses bornes déterminées , apportent avec elles , en naissant , tout ce qui est nécessaire pour la conservation de leur être ; elles en sont redevables en partie à une industrie innée , & en partie à la seule nature sans qu'elles y contribuent en rien du leur. Elles restent telles qu'elles naissent sans devenir ni plus ni moins parfaites ; de sorte qu'Adam sortant des mains du

A

## 2 DIFFERENCE ENTRE

Créateur, & Noé, dans l'arche ; ne leur trouvoit pas plus d'imperfections que nous ne leur en trouvons aujourd'hui ; quoique depuis il se soit écoulé tant de siècles, & que nous remarquions tant de changemens dans tout ce qui nous environne. Il y a plus de 4000 ans que le cheval favoit, aussi bien qu'aujourd'hui, choisir les herbes qui lui conviennent. Suivant ce principe les singes, quoique faits pour être imitateurs, ne peuvent parvenir à parler le langage des hommes ; & dans le Paradis terrestre la toile d'araignée ne différoit en rien de celle que nous voyons actuellement.



L'HOMME ET LA BÊTE. 3

L'homme, au contraire, n'apporte point en naissant une peau couverte de poils ou de plumes; il n'est point armé de défenses naturelles : mais destiné à commander à l'univers, il arrive nud, foible, ignorant, exposé aux injures de l'air, & il reste dans cet état plus long-tems qu'aucun des autres animaux. Il n'a ni cet instinct ni cette industrie innée que la bête suit aveuglément pour la conservation de son être. Adam & ses enfans veulent-ils couvrir leur nudité, ils empruntent les feuilles d'un figuier, ou la peau de quelque animal.

Mais privé des ressources de l'instinct, la raison, cet être

A ij

#### 4 DIFFERENCE ENTRE

tout puissant, le place au-dessus des animaux. S'il a soin de la cultiver, elle lui fournit les moyens de se procurer ses besoins dans un degré supérieur à la bête, & elle le met en état d'améliorer son sort. La liberté préside à ses actions, & il n'est point esclave d'un instinct aveugle. C'est de toutes les créatures vivantes la mieux organisée.

Helvétius cependant va trop loin quand il fait venir nos idées de notre organisation ; en admettant son principe, l'âne seroit aussi raisonnable que nous, s'il avoit la même conformation, & si son espece s'étoit autant multipliée. La construction du corps humain



L'HOMME ET LA BÊTE. §  
est la plus analogue à sa destination, & peut-être ne considérera-t-on pas ses doigts avec assez d'attention, si l'on réfléchit sur les arts & les commodités innombrables qu'ils ont produits.

Presque tous les animaux ont un pays & une nourriture qui leur sont propres. Un chien mourroit de faim si on ne lui donnoit que de l'avoine ou du foin. Il en est de même du climat. Transportons dans la nouvelle Zemble des singes, des chameaux, des éléphants, &c. & voyons combien de tems ces sortes de colonies pourront y subsister. Elles s'anéantiront d'elles-mêmes, & périront comme l'Ybis hors de

6 DIFFERENCE ENTRE  
l'Egypte. Il n'en est pas ainsi de  
l'Homme. L'univers est son do-  
maine. Destiné à peupler la terre ,  
il craint aussi peu les chaleurs  
brûlantes du soleil , que les froids  
les plus cuifans. Le Groenlan-  
dois , environné de rochers af-  
freux & de montagnes de glace ,  
connoit peu l'usage du bois ; &  
les habitans de la Zône Torride ,  
ni ceux des pays voisins , ne suc-  
combent point à l'ardeur de leur  
climat. De plus , un instinct par-  
ticulier ne borne point l'Homme  
à un genre de nourriture déter-  
miné. La plus grande variété  
flatte son goût. Il peut se nour-  
rir comme il lui plaît , & rester  
sur la terre par-tout où il veut.



L'HOMME ET LA BÊTE. 7

Nous apprenons de Strabon ( 1 ) & d'Arrian ( 2 ) qu'il y a sur le golfe Persique un peuple, connu sous le nom d'*Ichthyophage*, qui se nourrit de poissons, & s'en bâtit encore des cabanes. Que l'on examine combien les Groenlandois bravent encore aujourd'hui la stérilité de leur pays.

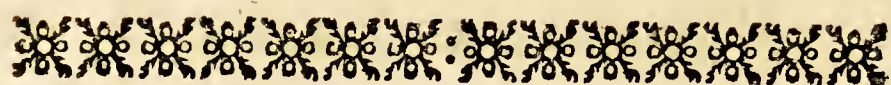
Je fais, à dessein, ce parallele parce que je vois que quelques écrivains ne mettent presque plus de différence entre l'Homme & la bête.

---

( 1 ) Chap 15.

( 2 ) Hist. Ind. chap. 29.





PREMIERE PARTIE.  
DE L'ÉTAT  
*DES PEUPLES*  
NON POLICÉS.

ARTICLE PREMIER.

*Point de vue physique des peuples  
non policés qui approchent le  
plus de l'état de nature. De  
leurs particularités remarqua-  
bles.*

---

§ I.

*De leur nourriture.*

TACITE dit de l'Allemagne  
que, quoique le sol n'y soit pas  
par-tout le même, si on la con-



L'HOMME ET LA BÊTE. 9

sidere dans son tout , elle n'offre à l'œil que d'horribles forêts & des marais inhabités. Dans ce peu de mots nous trouvons le tableau de l'univers avant que la terre ait été cultivée par l'industrie des hommes , de même que celui de l'Allemagne. La nature des choses le veut ainsi. S'il pleut souvent & avec abondance , & si l'eau ne peut pas s'écouler des hauteurs dans les valons , il se fait un mélange d'eau & de terre que l'on appelle *marais*. Au contraire , la pluie ne fera qu'arroser les lieux sur lesquels elle ne séjourne pas ; ceux-ci se trouvant plus exposés au soleil , produiront des buissons , des arbres , enfin des

10 DIFFERENCE ENTRE  
forêts. ( 1 ) Cette remarque s'accorde avec tout ce que nous lisons dans l'histoire tant ancienne que moderne ; & tel est le sentiment de César sur les forêts de la Gaule & des isles Britanniques, ( 2 ) & de Strabon sur celles d'Espagne. C'est aussi par la même raison que l'on ne voyoit presque en Amérique, si l'on en excepte le Pérou & le Mexique, dont les peuples étoient policés, qu'un assemblage de bois, de marais & de mers. Cette esquisse générale de la terre, & l'ignorance profonde des peuples non policés,

---

( 1 ) Temple, état de Holla. p. 5.

( 2 ) De Bell. Gall. liv. 6. chap. 29. L. 5. ch. 3. L. 3. ch. 28. L. 4. ch. 32.



## L'HOMME ET LA BÊTE. II

prouvent évidemment que leur nourriture devoit être très-groffière & très-simple ; qu'elle se bornoit d'abord aux productions naturelles, telles que les herbes, les racines, les fruits sauvages, & sur-tout le gland. Ce furent-là vraisemblablement leurs premiers alimens, auxquels la chasse en ajouta dans la suite de nouveaux.

L'insuffisance des productions de la terre, pour leur subsistance dût bientôt donner lieu à l'invention des flèches & d'autres instrumens ; leur séjour dans les bois leur rendit la chasse nécessaire & facile, parce qu'ils étoient toujours voisins des animaux ; & que n'ayant qu'un très-petit nom.

12 DIFFERENCE ENTRE  
bre de fruits dont nous avons  
parlé, c'étoit leur seule ressource  
pour se nourrir. Ajoutons à cela la  
nécessité urgente de se soustraire  
à la voracité des bêtes féroces,  
qu'ils mangeoient, sans répu-  
gnance, avant que leur goût se  
fût épuré ; & nous verrons pour-  
quoi la chasse est si ancienne, &  
pourquoi elle étoit aussi générale  
autrefois qu'aujourd'hui. Les Bre-  
tons, au rapport de Dion, habi-  
toient dans des forêts, sur des  
montagnes, & dans des marais.  
Ils n'avoient ni villes, ni murail-  
les, ni agriculture ; ils vivoient  
du produit de leur bétail & de  
leur chasse, de fruits & de raci-  
nes. Aussi la terre avoit-elle eu



un Nemrod long-tems auparavant ; aussi les anciens Allemands chassoient - ils autrefois comme chassent aujourd'hui les habitans de l'Amérique Septentrionale.

Aux avantages de la chasse se joignirent bientôt ceux du bétail , dont il est très-probable qu'elle fit naître l'idée. En effet , comme il n'y a point naturellement d'animaux aussi apprivoisés que nous les voyons le devenir par les soins de l'homme , il y a apparence qu'à la faveur de la chasse on aura remarqué quels sont les moins sauvages & les plus doux. Le séjour ordinaire avec eux , joint à l'expérience journaliere , aura infailliblement enseigné à

14 DIFFERENCE ENTRE  
l'Homme le moyen de les ren-  
fermer & de les apprivoiser. C'est  
donc ainsi que nos peres com-  
mencerent à former des troupeaux  
pour en faire leur nourriture.  
Cela paroît d'autant plus naturel,  
qu'il y avoit alors assez de pâtu-  
rages , & qu'il étoit aisé de les  
faire paître tantôt dans l'un, tan-  
tôt dans l'autre. Ainsi vivoient  
autrefois nos ayeux & les Scythes,  
ainsi vivent encore aujourd'hui  
les Arabes , les Tartares & les  
Hottentots.

Ajoutons aux alimens que  
leur fournissoient la chasse &  
les bestiaux ceux qu'ils tiroient  
de la pêche , qui n'étoit pour  
eux rien autre chose que la



L'HOMME ET LA BÊTE. 15

chasse dans un autre élément, & dont parmi ceux qui habitoient le long des côtes & des grandes rivières faisoient usage, & l'on connoitra toutes les especes de nourriture de ces peuples sauvages. Quant à l'agriculture, ils n'en avoient pas d'idée, ou du moins ils ne devoient en avoir qu'une très-légere.

Cela posé, il est évident qu'il seroit inutile de chercher parmi eux des Apicius & Vitellius. Leur nourriture étoit simple & grossière, tant par elle-même, que par le manque d'ustenciles nécessaires. Quel qu'étonnant que cela puisse paroître, il est constant qu'il s'est trouvé des peuples qui

16 DIFFERENCE ENTRE  
ont long-tems ignoré l'usage du  
feu.

Sans nous arrêter à ceux dont  
l'origine se perd dans la nuit des  
tems, tels que les anciens Phéni-  
ciens, les Egyptiens, les Grecs,  
les Perses, &c. ne considérons  
que les habitans des isles Maria-  
nes découvertes en 1521, ces  
insulaires en avoient si peu d'i-  
dée, qu'ils le prirent d'abord pour  
un petit animal qui s'attachoit  
au bois, & qui s'en nourrissoit.  
Les premiers qui s'en approche-  
rent s'étant brûlés, inspirèrent  
aux autres tant d'effroi, qu'ils  
n'osèrent plus le regarder que de  
loin; ils redoutoient les morsures  
de ce terrible animal, & crai-



gnoient qu'il ne les blessât par la force de son haleine empoisonnée. Je pourrois citer beaucoup d'autres nations qui vivoient dans une pareille ignorance. (1) Il est vrai qu'il s'en est trouvé d'autres qui en avoient quelque connoissance, mais qui n'en retiroient pas grand profit faute d'intrumens nécessaires. En 1715, aux isles du Sud, on ne savoit rôtir un porc qu'en lui mettant dans le corps des pierres rougies au feu; c'étoit aussi le seul expédient que d'autres peuples avoient imaginé pour faire chauffer de

---

(1) On peut consulter M. Goguet dans son livre de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences. Première partie.

18 DIFFERENCE ENTRE.

l'eau. Après cela sera-t-on surpris que leur genre de vie ait été si sauvage & si dur ? On fait que les anciens habitans de l'isle Hispaniole mangeoient des chauves-fouris, des serpens, des araignées, des vers, &c. & que de nos jours encore les Caraïbes, les Iroquois, les Brasiliens & d'autres mangent leurs ennemis & leurs prisonniers après les avoir affommés, & leurs parens, même leurs peres & meres quand ils sont morts.

La graisse d'ours passoit chez les Iroquois pour un morceau si friand qu'ils croyoient que les femmes, qui l'aimoient beaucoup, étoient descendues du ciel en terre pour en manger. Nous



favons aussi que les Hottentots se font un régal de manger de vieux fouliers, & une multitude de poux dont ils sont couverts. (1) Et que pendant l'hiver les Groenlandois enterrent, sous la neige, les chiens marins pour les manger ensuite cruds & gelés tels qu'ils les en retirent. (2)

---

§ II.

*De leurs habillemens & habitations.*

LES habillemens & les habitations de ces peuples s'accordent

---

(1) Kolbe, page 194 & 195.

(2) Egede, Description du Groenland, pag. 155.

20 DIFFERENCE ENTRE  
parfaitement avec leur maniere  
de vivre dure & grossiere. On en  
connoît un grand nombre qui ,  
pendant plusieurs siecles , n'a-  
voient pour habits que des peaux  
de bêtes. Plusieurs n'étoient cou-  
verts que de feuilles & d'écorces  
d'arbres , ou de quelque chose de  
semblable ; d'autres enfin alloient  
nuds , ou presque nuds.

Les Groenlandois ne se cou-  
vrent encore aujourd'hui qu'avec  
la peau de leurs chiens marins ;  
les Hottentots qu'avec celle de  
leurs brebis. Les Tongusiens ne  
portent que celle de chevreuils  
ornée de queues de cheval ; &  
leur parure de tête consiste en  
une peau de cerf surmontée de



son bois. On remarque la même grossiereté dans les habitations de ces peuples. Les femmes n'avoient, suivant Tacite, d'autre abri contre la pluie & les bêtes féroces que des branches entrelassées ; & c'étoit aussi la retraite des vieillards & des jeunes gens.

( 1 ) Les Scythes & les Sarmates passoient leur vie sur des charriots couverts : les anciens habitants des Canaries se retiroient dans des cavernes, & d'autres dans des creux d'arbres. ( 2 ) De nos jours les Abyssins n'ont encore pour habitation que des cabanes

---

( 1 ) Cap. 15. de More Ger.

( 2 ) Diod. Sic. liv. 1. ch. 8. Lett. edific. tom. 5.

22 DIFFERENCE ENTRE  
faites de boue & de paille. Celles  
des Floridiens , des habitans de  
la Louifiane, des Efquimaux , &  
de beaucoup d'autres , ne font  
que des arbres couchés en quarré  
les uns fur les autres. Chez la  
plupart de ces peuples les hom-  
mes & les bêtes vivoient ensem-  
ble pêle mêle.

---

### § III.

*De leur constitution & de leur  
santé.*

CES peuples feroient, fans con-  
tredit, très-malheureux fi la na-  
ture bienfaifante n'avoit pris foin  
de les dédommager par d'autres  
endroits. Le délicat Européen



s'accommoderoit fort mal d'un chien marin gelé ; il n'en mangeroit qu'à la dernière extrémité, & qu'avec le plus grand dégoût. Aussi la constitution de ces peuples est-elle bien différente de la nôtre ; car, sans parler de la dureté de leur peau ni de leur agilité, ils sont d'une force prodigieuse qui les fait souvent triompher des tigres & des lions. Ils jouissent d'une santé parfaite, & ne connoissent pas même le nom de la plupart des maladies qui exercent parmi nous de si horribles ravages. Il n'y a chez eux ni bossus, ni sourds, ni aveugles ; & le plus communément on n'y meurt que

24 DIFFERENCE ENTRE  
de vieillesse ; ce qu'il faut, sans  
doute, attribuer à la simplicité  
de leurs alimens, à un corps  
endurci par toutes sortes d'in-  
commodités, & sur-tout à la  
dure éducation qu'ils reçoivent  
dès leur enfance. Dès qu'une  
Caraïbe est accouchée, elle prend  
son enfant & va se baigner avec  
lui dans la riviere voisine, puis  
le laissant aux environs, elle re-  
tourne aux travaux qu'elle ne sus-  
pend qu'au moment de l'accou-  
chement. Quant à l'enfant, il  
est à peine au monde qu'il faut  
qu'il marche à quatre pattes, &  
qu'il apprenne à digérer les ali-  
mens de ses pere & mere. On voit  
bien que des hommes si robustes  
&



L'HOMME ET LA BÊTE. 25

& si vigoureux n'ont pas besoin de remèdes, ou du moins il ne leur en faut qu'un très-petit nombre. Une racine, quelques simples, dont le hasard ou l'expérience leur ont appris la vertu, leur suffisent pour la guérison du petit nombre de leurs maladies. Un Tartare-Crimée se sent-il incommodé? Il trouve son médecin dans le cheval qu'il a continuellement sous la main : il lui ouvre une veine, en avale le sang tout fumant ; &, pour se rendre ce breuvage salutaire, il remonte sur le même cheval, & le pousse au grand galop ; ou bien, se mettant à pied entre deux cavaliers bien montés, il

26 DIFFERENCE ENTRE  
s'efforce d'égaliser la vîtesse de leurs  
chevaux. Les maladies & la médecine ne doivent en effet leur  
naissance qu'aux peuples policés.

---

§ I V.

*De leur figure.*

ON remarque en général, dans la figure extérieure de ces peuples, une ressemblance frappante. Ils ont tous, ainsi que l'observe M. Swift, un front plat & large, un nez écrasé, des levres épaissies & une bouche extrêmement fendue. Ce qui défigure ainsi les traits de leurs visages, c'est que les enfans, comme on l'a remarqué, sont traités durement, &



L'HOMME ET LA BÊTE. 27  
se traînent sur le ventre , ou  
qu'étant portés sur les épaules de  
leurs meres , ils se meurtrissent  
le visage sur leur dos. Il est même  
d'usage , chez certains peuples ,  
tels que les Hottentots , d'écraser  
le nez d'un enfant nouveau né  
pour lui donner , selon eux , un  
surcroît d'agrémens.





## SECONDE PARTIE.

---

*Point de vue moral.*

§ V.

*De leur esprit.*

Si les Scythes pouvoient citer un Anacharsis qui auroit fait honneur à un peuple policé, ce n'étoit pas sur les charriots du pays qu'il avoit acquis ses connoissances ; il les devoit à ses voyages. Ce n'est ni dans le creux des arbres & des rochers , ni dans les étables qu'il faut aller chercher les grands esprits. Des hommes si grossiers ne doivent presque



s'occuper que du soin de leur nourriture ; à l'exception des moyens de se la procurer, ils ne savent presque rien. Cependant, quoique le castor soit meilleur architecte qu'eux, leur esprit met une différence infinie entre eux & les brutes ; & l'on s'apperçoit toujours qu'ils ne s'écartent jamais de la règle générale suivant laquelle l'Homme est capable de progrès dans les choses qui sont depuis long tems de son domaine exclusif ; aussi est-il incontestable, quoique la nourriture de ces peuples ne diffère pas beaucoup de celle des bêtes, que les premiers savent tirer parti d'un chêne beaucoup

30 DIFFERENCE ENTRE  
mieux que les dernières. Leur  
esprit se manifeste encore dans  
d'autres occasions. On est sur-  
pris, par exemple, de la sages-  
sage avec laquelle les Sauvages  
de l'Amérique distinguent les  
pas d'Hommes : ils les apper-  
çoivent dans des endroits où  
nous ne nous aviserions pas de  
les chercher. Au premier coup-  
d'œil ils décident, sans se trom-  
per, de quelle nation, de quel  
sexe & de quelle taille sont les  
personnes, & depuis quel tems  
les traces sont imprimées. Si elles  
sont de quelqu'un de leur con-  
naissance intime, ils disent, sans  
hésiter, qu'elles sont de tels ou  
de tels. Quelqu'extraordinaire



L'HOMME ET LA BÊTE. 31  
que cela paroisse , il n'en faut  
pas conclure qu'ils aient la vue  
meilleure ou plus perçante que  
nous : c'est le fruit d'une atten-  
tion particuliere & d'une longue  
habitude. ( 1 ) Ils traversent dans  
les tems les plus obscurs , & sans  
se tromper de chemin , les forêts  
les plus épaisses & les terres les  
moins habitées ; & à leur retour  
rien n'est échappé à leurs obser-  
vations. Ils tracent , quoiqu'assez  
mal adroitement sur des écorces  
ou sur le sable , des cartes fort  
exactes , auxquelles il ne manque  
que l'échelle.

Les voyageurs vantent beau-  
coup l'industrie des Hottentots

---

( 1 ) Hist. de l'Amér. page 390.

§ 2 DIFFERENCE ENTRE  
& des Groenlandois. En général  
nos Européens , surpris de l'a-  
dresse avec laquelle ces peuples  
se procurent leur nourriture &  
leurs besoins , reconnoissent qu'ils  
nous sont en cela bien supérieurs,  
puisque leurs membres sont les  
seuls instrumens qu'ils y em-  
ploient. Mais il faut avouer en  
même tems que leurs besoins  
fixent la mesure de leur esprit.  
Dans les choses qui ne piquent  
point leur goût , & dont la néces-  
sité ne leur fait point une loi ,  
ils sont stupides & ignorans , de  
sorte que , s'ils s'avisent d'étendre  
sur d'autres objets la sphere étroite  
de leurs connoissances , il n'en  
résulte que des absurdités , suite



nécessaire de leur manque de goût. Quelques Groenlandois s'imaginent, par exemple, que la lune est un homme qui fait de fréquens voyages sur la terre pour manger du chien marin & y lier commerce avec le sexe. Aussi n'arrive-t-il jamais à leurs femmes de s'endormir sur le dos sans avoir pris la précaution de mouiller leurs doigts avec de la salive & de s'en frotter ensuite l'estomac. Les filles ont aussi très-grand soin de ne pas regarder long-tems la lune de peur qu'il ne lui prenne envie de venir les engrosser.

La raison a fait heureusement plus de progrès parmi nous.

## § V I.

*De leur goût.*

IL en est de leur goût comme de leur esprit ; pour en juger ne considérons , par exemple , que leur beauté monstrueuse , & représentons-nous un visage peint sans aucune proportion , & de la maniere la plus ridicule. Imaginons-nous un Hottentot barbouillé de graisse , de suie , & quelquefois d'urine , ou bien un Tongusien avec sa figure déchiquetée , & couverte d'horribles cicatrices.





## § VII.

*De leur religion.*

LEUR religion est un composé de cérémonies qui ne sont pas moins barbares que ridicules. Les habitans de l'ancienne Scandinavie faisoient consister le bonheur de l'homme, après la mort, à boire de la biere dans le crâne de ses ennemis. Les Getes sacrifioient tous les cinq ans un homme qu'ils envoyoit, disoient-ils, à leur Dieu Zamolxis pour l'avertir de leurs besoins. Quand le tonnerre grondoit, ils entroient dans une si grande fureur, qu'ils alloient jusqu'à le

36 DIFFÉRENCE ENTRE  
défier, & lui lancer des traits. (1)  
D'autres peuples frappent leurs  
Dieux quand ils n'en font point  
exaucés. Les Lapons adorent de  
grosses pierres d'une figure ex-  
traordinaire que le hasard leur  
fait rencontrer. Quelques autres  
poussent l'extravagance jusqu'à  
empaler les leurs & les assommer  
par respect. Tous les ans les Ba-  
rates empalent un bouc ou une  
brebis ; ils s'assemblent autour de  
la victime, & lui prodiguent leurs  
hommages jusqu'à ce qu'elle soit  
expirée. Quoiqu'aussi bisarres dans  
leurs superstitions, les Ostiaques  
traitent les leurs avec plus de  
douceur. Ils ont pour eux l'at-

---

(1) Hérad. liv. 4.



tention d'une mere pour son fils. Ils croient un être suprême, mais ils ne l'adorent pas. Ce n'est qu'à des figures de bois qu'ils déferent leurs adorations. Chacun a son idole qu'il couvre soigneusement d'une robe longue. Il lui donne tous les jours de la bouillie, qu'il lui infinue avec une cuillère dans la bouche, & qui ressort par une ouverture pratiquée à la poitrine. Le reste de leur culte consiste en de certains gestes & sifflemens, comme quand on appelle un chien. Si l'on veut avoir une idée des Hottentots, on peut voir le profond respect qu'ils ont pour les plus vils insectes. Jugeons par-là de leur théologie !

## § VIII.

*De leur caractère moral.*

L'ON n'est pas fort d'accord sur la manière de définir le caractère moral de ces peuples. Qu'un enfant, élevé dès sa naissance au milieu des bêtes féroces en ait vu égorger une par un homme, & se soit hâté de rendre la pareille à une vieille femme, conclurait-on de cet exemple & de quelques autres semblables qu'il en étoit de même de tous les hommes élevés dans les bois, éloignés de toute société? La conséquence seroit fautive.

Les Groenlandois vivent dès



L'HOMME ET LA BÊTE. 39

leur enfance dans une entière liberté, & font leur volonté; jamais on n'emploie à leur égard ni les coups ni les paroles dures; cependant on ne voit pas qu'ils aient de grands vices, ni qu'ils soient bien méchants. Devenus grands, ils n'ont point de loix; chacun vit comme bon lui semble. Il y a parmi eux une égalité parfaite. Ils n'ont ni juge, ni justice, ni supérieur. Un penchant heureux & naturel leur tient lieu de Code. Ils sont entr'eux généreux, pleins de candeur & de fidélité. La division, la dispute, la haine, la persécution leur sont presque inconnues. Ignorant ce que c'est que le vol,

40 DIFFERENCE ENTRE  
ils laissent tout ouvert, & chacun  
entre par-tout librement. A l'ex-  
ception du commerce ordinaire  
entre gens mariés, ils sont extrê-  
mement circonspects dans leurs  
paroles & dans leurs actions. ( 1 )  
Ne dira-t-on pas qu'il en est des  
autres peuples non policés com-  
me des Groenlandois ?

Les habitans de l'Amérique  
Septentrionale traitent avec la  
plus grande cruauté les prison-  
niers destinés à la mort. On com-  
mence par l'extrémité des mains  
& des pieds, & l'on remonte in-  
sensiblement jusqu'au corps. L'un

---

( 1 ) Ce fait n'est point hasardé ; c'est  
Egede , historien très-véridique , &  
long-tems Evêque , qui le rapporte.



L'HOMME ET LA BÊTE. 41

arrache un ongle au patient, un autre lui coupe un doigt avec ses dents ; ou avec un mauvais couteau, un troisieme s'empare de ce doigt coupé, le met dans sa pipe allumée & le fume en guise de tabac, ou le fait même fumer à ce malheureux. De cette maniere on lui arrache successivement tous les ongles, on lui broie les doigts entre deux cailloux, ou on lui coupe les membres les uns après les autres. On applique au même endroit, à différentes reprises, des fers rouges ou des tisons allumés, & l'on continue jusqu'à ce qu'ils soient éteints par la graisse. Sa chair étant ainsi rotie, on la coupe

42 DIFFERENCE ENTRE  
par morceaux ; & quelques-uns  
de ces forcenés la mangent pen-  
dant que d'autres se barbouillent  
le visage du sang de ce pauvre  
patient. Quand les nerfs sont dé-  
couverts ils y enfoncent des fer-  
remens pour les déchirer, ou on  
lui écorche les bras & les jambes  
avec de longues cordes qu'on  
tourne au tour & que deux hom-  
mes tirent avec violence, chacun  
par un bout , en quelque sorte  
comme deux scieurs de long.  
Tout cela n'est en quelque façon  
que le prélude. Souvent, après  
avoir impitoyablement tourmen-  
té ainsi ce malheureux pendant  
quatre ou cinq heures , on le  
délie, & le laissant en repos, on



le réserve pour l'exécution ; ensuite , lorsqu'il lui reste assez de force , on le fait courir & on l'assomme à coups de pierres ou de bâtons ; ou bien on le roule sur un brasier ardent jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir ; à moins que quelqu'un ne lui ait déjà par compassion arraché le cœur. L'exécution finie , le cadavre est coupé par morceaux , mis dans une chaudière , & bientôt il a pour tombeau les entrailles de ses bourreaux. On trouve , il est vrai , dans l'Amérique Méridionale des peuples moins barbares , qui ne laissent pas de frapper leurs prisonniers , de les assommer , de les manger , & de se

44 DIFFERENCE ENTRE  
faire des pipes avec leurs os.

De cette horrible barbarie qui regne dans toute une partie du monde , ne peut-on pas tirer une conséquence générale pour tous les peuples qui ne sont pas mieux policés ?

D'après ces différens exemples que j'ai rapportés , bien des gens croient que les mœurs des peuples qui vivent dans l'état de nature , ou qui s'en écartent peu , sont les plus innocentes & les plus vertueuses ; aussi leur prodiguent-ils les plus grands éloges. A peine les descriptions que les poètes ont fait de l'âge d'or leur paroissent-elles suffisantes. D'autres sont d'un sentiment tout



L'HOMME ET LA BÊTE. 45

opposé ; & ne regardent ces hommes que comme des tigres & des loups qui se dévorent & se mangent les uns les autres , que comme des centaures furieux. Je crois que de part & d'autre on n'a vu les choses qu'à l'aide du microscope , & que l'on a tiré des conséquences trop générales.

La Providence a placé dans le cœur de tous les hommes des principes de bonté , de justice & d'équité. L'Homme en porte le germe en lui-même , & dans l'état policé il ne fait que le développer peu à peu & suivant les objets qui se présentent à lui. Le marbre n'est qu'embelli , & les veines existant matériellement

46 DIFFERENCE ENTRE  
& indépendemment du secours  
de l'artiste, il ne fait que les ren-  
dre plus sensibles. C'est donc un  
grand préjugé de ne voir dans  
des peuples sauvages que des  
monstres à figure humaine, &  
de ne les regarder que comme  
une multitude de brigands & d'as-  
sassins. Des peuples qui, sembla-  
bles aux Groenlandois, aux Ca-  
raïbes & aux Brasiliens, n'ont ni  
justice, ni loix, ni gibets, se dé-  
voreroient nécessairement les uns  
les autres, si l'état de Hobbes  
avoit lieu parmi eux. Il est vrai  
que l'on en voit qui sont à peu-  
près tels que les tigres & les loups  
dont ils portent la peau ; mais s'il  
y a des Afriquains sauvages, ne



L'HOMME ET LA BÊTE. 47

trouve-t-on pas des Groenlandois qui ont la douceur en partage ? Il faut donc faire une très-grande distinction.

Si l'on considère que la nourriture de ces peuples est simple & grossière ; que leur esprit est peu développé ; qu'ils n'en font usage que lorsqu'il s'agit de se procurer leurs besoins , on ne sera point étonné que leur caractère soit si simple & si peu décidé. Les Scythes , au rapport de Justin , vivoient dans une si grande simplicité & dans une innocence de mœurs si parfaite que jamais ils ne desiroient le bien d'autrui. Aussi , continue le même auteur , la passion des richesses n'a-t-elle lieu

48 DIFFERENCE ENTRE  
que dans le pays où l'on peut en  
faire usage.

Les Groenlandois vivent ,  
comme nous l'avons vu , d'une  
maniere très-innocente. Il en est  
de même des Hottentots : & les  
Missionnaires d'Europe ont en  
général donné de grands éloges  
au caractère de la plupart de ces  
peuples non policés. Peut-on ,  
par exemple , imaginer plus de  
reconnoissance & de vénération  
pour les parens morts , qu'il ne  
s'en trouve chez ces peuples  
barbares , dont nous avons cité  
l'horrible cruauté envers les pri-  
sonniers? Quelques peuples de l'A-  
mérique Méridionale célèbrent  
une fête des morts tous les dix ou  
douze



L'HOMME ET LA BÊTE. 49  
douze ans, ou toutes les fois qu'il  
change d'habitation. La nation  
s'assemble, & chacun apporte les  
cadavres de ceux qui lui appar-  
tiennent quelque'éloignées que  
soient leurs sépultures. Ceux qui  
changent de demeures les pren-  
nent sur leurs épaules & les trans-  
portent au lieu dont ils ont fait  
choix pour fixer leur nouvel éta-  
blissement. Je ne fais, dit notre  
auteur, (1) ce qui doit toucher le  
plus, ou de l'horreur qu'inspire  
un pareil spectacle, ou de la  
tendre compassion & de l'amour  
de ces bons peuples pour leurs  
parens. Rien ne mérite en effet  
plus d'admiration que le soin ex-

---

(1) Hist. d'Amér. I. partie. p. 484. &c.

50 DIFFERENCE ENTRE  
cessif avec lequel ils s'acquittent  
d'un devoir si triste, & qui doit  
tant coûter à leur tendresse, quand  
ils ramassent jusqu'aux moindres  
ossements qu'ils tirent du sein de  
la terre des cadavres tombans en  
pourriture & à demi rongés de  
vers, & qu'ils les portent sur leurs  
épaules, pendant plusieurs jour-  
nées, sans que l'odeur insuppor-  
table qui s'en exhale les rebute,  
& sans qu'ils témoignent d'autres  
sentimens qu'une vive douleur  
d'avoir perdu des personnes qui  
leur ont été si chères pendant  
leur vie, & qui continuent de  
l'être encore après leur mort.  
Voilà donc déjà l'expérience qui  
contredit l'idée de barbarie que  
l'on a de tous ces peuples en



L'HOMME ET LA BÊTE. 51  
général, & sans mettre entre eux  
aucune différence. D'un autre  
côté la raison vient à l'appui pour  
achever de la détruire.

Le caractère & le genre de  
vie simple de ces peuples, loin  
de fournir matière aux crimes qui  
sont connus parmi nous, leur en  
ôtent jusqu'à l'occasion. Comme  
ils ont moins de besoins ils ont  
aussi moins de vices.

Le vol est inconnu chez les  
Groenlandois & les Hottentots.  
Pourquoi ? c'est qu'ils ne voient  
chez leurs voisins rien de mieux  
que chez eux, & qu'ils peuvent  
facilement pourvoir à leurs be-  
soins. Par conséquent ni la con-  
voitise ni la nécessité ne les y

52 DIFFERENCE ENTRE  
excite. Qu'on ne voie point chez  
eux la volupté se déguiser sous  
mille formes différentes, je n'en  
ferois pas étonné, & c'est ce que  
je crois même volontiers. Un  
chien marin, de mauvaises chauf-  
fures, des tripailles dégoûtantes,  
ne sont pas des mets voluptueux.  
Que l'envie qui regne parmi les  
peuples policés, que l'ambition  
ordinaire aux Européens leur  
soient inconnues, cela n'est pas  
étonnant dans un pays où les  
hommes sont tous égaux. Le  
défaut d'occasion, leur heureuse  
ignorance, leur simplicité natu-  
relle, peuvent aisément nous faire  
ajouter foi à l'innocence de leurs  
mœurs. Il ne faut pas cependant



Pour cela regarder tout chez eux comme une vertu. Quand les Groenlandois, à la vue d'une dispute ou d'une batterie entre des Européens, s'écrient : « ils ont oublié qu'ils sont hommes ; » ce sentiment est à mes yeux une vertu réelle : mais je ne pense pas de même quand je considère qu'ils ne s'enivrent pas d'eau-de-vie comme nos matelots : on fait qu'elle leur manque. Je crois réellement qu'à bien des égards l'ignorance du crime, &, pour ainsi dire, l'impossibilité de le commettre, font plus que la connoissance de la vertu. (1)

Tel est le véritable état des peu-

---

(1) Justin.

54 DIFFERENCE ENTRE  
ples non policés , tant qu'aucun  
événement ni aucune occasion  
malheureuse n'a point donné en-  
trée chez eux à la corruption.

Mais le défaut de loix & d'au-  
torité , le commerce avec les  
autres peuples , qui jettent parmi  
eux les semences de leurs vices  
& de leur mauvaise foi , & d'au-  
tres occasions accidentelles , les  
plongent souvent dans les excès  
les plus odieux. De-là vient que  
l'on voit en eux un mélange sur-  
prenant de vertu & de vices ,  
d'une heureuse simplicité & d'une  
connoissance funeste , d'un carac-  
tere sauvage & tendre , &c. Ces  
Scythes , aux mœurs desquels les  
historiens ont donné tant d'élo-



L'HOMME ET LA BÊTE. 55  
ges, ne les méritoient pas à tous  
égards. Quoi de moins humain  
que de les voir mesurer leur  
estime pour leurs compatriotes  
sur le nombre de têtes qu'ils  
avoient abattues, d'ennemis qu'ils  
avoient écorchés, & dont ils  
avoient tanné la peau pour leur  
servir de nappes & de trophées !  
Les Arabes vivent entre eux avec  
beaucoup de probité, exercent  
l'hospitalité envers les étrangers ;  
mais que l'on demande aux voya-  
geurs & aux caravanes combien  
ils ont à souffrir de leurs brigan-  
dages? . . . Les Brasiiliens sont très-  
sociables entr'eux, cependant la  
gloire qu'ils ambitionnent tous  
est d'avoir tué & dévoré beau-

56 DIFFERENCE ENTRE  
coup d'ennemis. Rien de si bar-  
bare que la maniere dont les  
Américains traitent leurs prifon-  
niers : on en peut dire autant en  
général des guerres qu'ils ont  
entr'eux , & dans lesquelles on  
voit ces nations s'affoiblir , &  
quelques-unes même s'anéantir,  
au point qu'il n'en reste plus au-  
cun vestige. C'est une grande ta-  
che dans le tableau de ces peuples  
innocens d'ailleurs. Cependant  
nous devons dire , à notre honte ,  
que le commerce & les vices des  
Européens , ainsi que la cupidité  
à laquelle ils sacrifient tout , ont  
bien gâté le caractère de ces  
peuples. Si j'étois le conducteur  
d'un tel peuple , dit Rousseau ,



je ferois pendre tout Européen qui oseroit entrer dans mes états, aussi-bien que ceux de mes sujets qui entreprendroient de quitter mon pays. C'est ainsi que parle le Citoyen de Genève ; il ne faut pas nier non plus , qu'abstraction faite de leur religion, ces peuples n'eussent été plus heureux si nous n'étions jamais passés chez eux , & sur-tout si , en outre des maux moraux dont nous leur avons fait ressentir les funestes atteintes , nous ne les avions pas infectés de nos maladies. En effet peut-on lire , sans verser des larmes , les ravages effroyables de la petite vérole portée dans le Groenland par les Européens ?

## 58 DIFFERENCE ENTRE

Combien l'Afrique ne nous présente-t-elle pas de créatures dignes de compassion ! des peuples qui devroient avoir le même caractère & le même genre de vie que les Groenlandois , sont plongés dans la corruption la plus affreuse. Les Negres afriquains, chez lesquelles les enfans vendent leurs peres , & les peres les enfans pour une tonne d'eau-de-vie , sont réellement plus féroces à mes yeux que les bêtes les plus sauvages qu'ils ont dans leur pays. On dit des Murribos qu'ils ont des bandeaux de chair humaine. Quel excès de corruption & de férocité ! Des peuples non policés sont en effet bien malheureux



dès que le crime se glisse parmi eux. Nullement accoutumés à porter le joug des loix & de la justice, rien ne pourra réprimer leur licence ; & ils se traiteront en véritables Hobbésiens. Ils n'auront point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, & ils seront leurs propres bourreaux. Comme ils n'ont été civilisés par aucun lien social, ils seront abrutis par leurs vices, & n'étant réunis par aucun intérêt commun, ils n'auront point d'autre loi que celle du plus fort.

Rousseau & Hobbes, dans leurs idées sur l'état des hommes non policés, & sur leur caractère moral, embrassent des opi-

60 DIFFERENCE ENTRE  
nions diamétralement opposées ;  
tous les deux peuvent appuyer  
leurs hypothèses sur des principes  
& des exemples confirmés par la  
raison & par l'expérience : mais  
je crois qu'ils ont tous deux tiré  
de l'un ou l'autre de ces peuples  
une conclusion trop générale  
pour tous indistinctement, &  
qu'en admettant quelque distinc-  
tion, on peut non-seulement les  
réunir, mais encore s'approcher  
davantage de la vérité. L'on  
pourra peut-être s'étonner que  
je n'aie pas fait une troisième  
classe de beaucoup d'autres de  
ces peuples. « Des peuples, dira-  
t-on, qui traitent si cruellement  
leurs prisonniers, méritoient,



L'HOMME ET LA BÊTE. 61

»à juste titre, d'être mis dans  
»une dernière classe. On auroit  
»dû avoir le même égard pour  
»ceux qui tuent leurs peres &  
»leurs parens, & qui les enseve-  
»lissent dans leur estomac. » Il  
est vrai que les guerres de ces  
nations sont extrêmement bar-  
bares. Il ne faut pas nier non plus  
que les Messagetes n'aient eu la  
coutume, lorsqu'un homme étoit  
devenu vieux, de le sacrifier en  
présence de ses parens & avec  
un grand nombre d'animaux de  
toute espece, & qu'après les avoir  
tous fait cuire ensemble, ils s'a-  
croupissent autour pour se réga-  
ler de leur chair. Il en est de  
même des Algonquins qui, de

62 DIFFERENCE ENTRE  
nos jours , font mourir leurs peres  
& leurs parens quand ils les voient  
courbés sous le poids des années ;  
mais il faut penser : 1<sup>o</sup>. que ces  
peuples , si l'on en excepte quel-  
ques cas que nous avons cités ,  
ont des mœurs très-innocentes ,  
& se comportent suivant d'autres  
principes & avec d'autres vues que  
nous ne le ferions.

2<sup>o</sup>. Que les guerres de ces  
nations , qui mesurent la douleur  
d'après des sentimens bien diffé-  
rens des nôtres , doivent néces-  
sairement être très-cruelles. Que  
leur éducation est dure & sau-  
vage , & qu'ils s'efforcent dès leur  
jeunesse à s'accoutumer à une  
forte d'insensibilité dans laquelle



L'HOMME ET LA BÊTE. 63

ils vont réellement plus loin que les élèves de Lycurgue ; en sorte que les prisonniers Américains se montrent beaucoup plus insensibles que ce Romain qui s'est acquis tant de réputation , pour avoir présenté lui même son bras aux flammes, quand on les entend, au milieu des tourmens inouis , rire, chanter & railler leurs bourreaux , en leur disant « qu'ils » ne savent pas bien leur métier ; » qu'en pareilles occasions ils ont » traité leurs freres avec bien plus » de barbarie. »

3°. Qu'ils ne se comportent de cette maniere qu'avec leurs ennemis réels ou prétendus.

4°. Pour ce qui est en général

64 DIFFERENCE ENTRE  
de manger des hommes, je pense  
avec M. Goguet, (1) qu'on doit  
en attribuer la cause à l'extrême  
nécessité où la plupart de ces  
peuples sont réduits. En effet un  
été brûlant, un hiver rigoureux  
ou un événement malheureux  
peuvent les mettre aisément dans  
la plus triste situation. On fait  
que la faim peut, chez un peuple  
policé, forcer une mere à faire  
périr son enfant. La coutume de  
manger des hommes une fois  
introduite a dû ne finir que lors-  
qu'on a trouvé l'agriculture &  
l'art de conserver les grains. Si  
après ces inventions elle a con-

---

(1) Premiere partie. Liv. II.



L'HOMME ET LA BÊTE. 65  
tinué de subsister, on ne peut la  
regarder que comme une cou-  
tume qui, par le laps du tems, a  
perdu tout ce qu'elle a d'horri-  
ble, & que comme une suite de  
l'ignorance des premiers âges.

5°. Quant à l'usage de tuer  
les parens & les peres mêmes,  
lorsqu'ils sont vieux, il faut con-  
siderer que les Messagetes regar-  
doient cette mort comme la plus  
heureuse. Ils se persuadoient que  
la mort naturelle & les maladies  
étoient quelque chose de malheu-  
reux, parce que ceux qui finis-  
soient ainsi leurs jours devoient  
avoir leur sépulture dans le sein  
de la terre, au lieu que les autres  
étoient sacrifiés à l'honneur de

66 DIFFERENCE ENTRE  
leurs Dieux , & avoient la leur  
dans les entrailles de leurs parens  
& amis les plus fidels. .

Si les peuples méridionaux de  
l'Europe , à la priere des malades  
& des vieillards , étoient dans  
l'usage de leur donner la mort ,  
c'est qu'en général , comme le  
remarque M. Baumgarde , qu'ils  
croyoient qu'autrement ils n'au-  
roient aucune part à la félicité  
de l'autre vie. A l'égard des Al-  
gonquins , il faut remarquer que  
cet usage prend sa source dans  
la nécessité. Comme ce peuple  
ne peut qu'avec la plus grande  
peine se procurer sa substance ,  
& que pour cet effet il est tou-  
jours errant , les vieillards , qui



ne peuvent, ni se nourrir, ni les suivre dans leurs courses, ne sont pas moins à charge aux autres qu'à eux-mêmes, c'est même ce qui fait que souvent ils adressent ce discours à ceux qui les portent : « mes chers enfans, donnez » la mort à votre pere, il vous » cause trop d'incommodité, & le » pénible fardeau de ses ans le rend » incapable de tout. » Cependant l'on n'acquiesce pas toujours à leur demande, mais quelquefois les enfans, accablés de fatigue, répondent : « il est juste de vous » obéir, mon pere ou grand-pere; » &, en disant ces mots, ils les mettent à terre & leur fendent la tête.

68 DIFFERENCE ENTRE.

La reconnoissance & le respect qu'ils ont , ainsi que tous les autres peuples du midi pour leurs parens morts , & dont j'ai cité des exemples , peuvent aisément faire connoître que la nécessité suffit seule pour les contraindre à cette pieuse barbarie.

D'après les principes que j'ai établis , il peut se trouver d'autres peuples dignes d'être rangés dans la classe de ceux dont je viens de parler ; mais comme il n'est pas difficile de les excuser , & qu'ils sont louables d'ailleurs , j'ai cru devoir les placer dans la seconde.





*Essai sur l'état naturel de l'Homme, selon le système de M. Rousseau, où il sera aussi parlé de l'origine des nations.*

L'HOMME de Rousseau, dans l'état de nature, est une bête qui a seulement en elle le germe d'un homme futur. « Je le vois, » dit-il, se rassasiant sous un » chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit » au pied du même arbre qui lui » a fourni son repas, & voilà ses » besoins satisfaits. Les seuls biens » qu'il connoisse dans l'univers » sont la nourriture, une femelle » & le repos ; les seuls maux qu'il

70 DIFFERENCE ENTRE

» craigne sont la douleur & la  
» faim. Epars dans les bois, les  
» mâles & les femelles s'unissoient  
» fortuitement selon la rencontre.  
» L'enfant ne connoissoit pas son  
» pere, & n'étoit rien à sa mere  
» sitôt qu'il pouvoit se passer d'elle,  
» sitôt qu'il avoit la force de cher-  
» cher sa pâture, il ne tarδοit  
» pas à quitter sa mere elle-même.  
» Le premier langage de l'homme  
» est le cri de la nature, lequel  
» s'étend peu-à-peu en multi-  
» pliant les inflexions de la voix.  
» La réflexion est un état contre-  
» nature, & l'Homme qui pense  
» est un animal dépravé. Apper-  
» cevoir & sentir sera son premier  
» état, qui lui sera commun avec



L'HOMME ET LA BÊTE. 71

» tous les animaux ; vouloir & ne  
» pas vouloir , desirer & craindre  
» feront les premières & presque  
» les seules opérations de son  
» ame ; il ne peut avoir ni pré-  
» voyance ni curiosité , & n'a pas  
» l'esprit de s'étonner des plus  
» grandes merveilles. » Je pense-  
rois qu'à ce portrait on pourroit,  
à quelques nuances près , recon-  
noître un Babouin. Mais je doute  
que l'Homme policé , & si supé-  
rieur en tout à la bête , ait ja-  
mais eû un semblable de cette  
espece , & que la nature humaine  
ait jamais été plongée dans un  
assoupissement si léthargique. Je  
conviens que l'enfance d'une  
nation , si j'ose m'exprimer ainsi ,  
est très-simple. Je crois bien qu'en-

72 DIFFERENCE ENTRE  
tre un Européen policé & un  
Sauvage américain, qu'entre un  
petit - Maître de Paris & un  
Hottentot barbouillé de suie &  
de graisse, il y a une différence  
très-grande & très-remarquable.  
Mais je ne ferai jamais assez en-  
nemi de l'Homme pour croire  
qu'un Ourang-Outang, un Pougos,  
ou un Mandrille (1) aient la  
même nature que lui. Voici les  
principes qui me font rejeter l'hy-  
pothèse du Citoyen de Genève.

1<sup>o</sup>. Les peuples stupides à tout  
autre égard, montrent leur esprit

---

(2) Ce sont des animaux qui ont,  
dans leur construction, une grande res-  
semblance avec l'Homme. Peut-être  
leur fait-on trop d'honneur quand on  
les place entre les Hommes & les singes.

&



& leur raisonnement dans leur industrie à soulager leurs besoins; ainsi je ne crois pas que la réflexion soit dans l'Homme un état contre nature. Si dans l'état de nature il se trouvoit, par quelque événement, privé de nourriture, comme cela pouvoit arriver dans quelques saisons de l'année, que feroit-il devenu sans la réflexion, comment se feroit-il procuré le nécessaire?

Où sont les hommes qui vivent, ou qui aient vécu errans & épars dans les bois, & s'unissant à la première femme selon la rencontre? Les relations surprenantes qu'on nous a données de quelques peuples non policés, sont en

D



74 DIFFERENCE ENTRE  
général faites d'après la première  
inspection, & reconnues, après un  
plus mur examen, fausses & ha-  
sardées. Avant M. Kolbe, par  
exemple, on regardoit les Hot-  
tentots comme les hommes les  
plus stupides, & comme de vrais  
athées; mais il nous a appris qu'ils  
ne sont pas sans quelque connois-  
sance de Dieu, qu'ils appellent  
leur grand Capitaine, & qu'ils  
sont plus raisonnables que des  
bêtes.

Mais, me dira-t-on, de l'état  
simple de ces peuples ne peut-on  
pas en inférer un autre encore  
plus simple? J'admets l'objection,  
elle est même fondée à quelques  
égards. J'avoue que l'Homme



L'HOMME ET LA BÊTE. 75  
peut perfectionner son état ; mais  
on trouve souvent qu'un peuple  
conserve long-tems la même sim-  
plicité & le même genre de vie,  
sans qu'il arrive aucun change-  
ment dans ses mœurs. On ne peut  
donc pas tirer une conséquence  
aussi générale , & dire : « si les  
» Caraïbes sont réellement stupa-  
» des & ignorans , ils l'étoient  
» encore plus il y a trente , soi-  
» xante , quatre-vingt-dix ans , &c.  
En effet , en poussant loin une  
pareille progression, l'Homme se  
retrouveroit à la fin dans un état  
où il auroit été plus stupide que  
l'huitre. Si l'on vouloit donc  
prouver par-là que les Groenlan-  
dois ont du vivre autrefois comme

76 DIFFERENCE ENTRE  
l'Homme naturel de Rousseau,  
je pourrois dire, avec raison,  
qu'ils ont du vivre encore plus  
simplement dans un tems plus  
reculé, & qu'ils ont du être plus  
bêtes que leurs chiens marins.  
On voit donc qu'il faut nécessairement  
partir d'un terme, mais  
comment le fixer ? D'après l'his-  
toire, & une comparaison ana-  
logique des mœurs & du genre  
de vie de ces peuples.

La raison n'est pas un guide  
suffisant pour faire conclure en  
pareille matiere. Si je n'avois ja-  
mais rien su des Groenlandois ni  
des Américains, &c., je me serois  
représenté l'Homme de ces pays  
comme je l'ai vu dans la vie poli-



cée & sociale ; ou je me ferois fait de l'état de simple nature une idée pareille à celle que les sages Chinois se forment du gouvernement républicain ; ou du moins mes réflexions n'auroient été que des spéculations incertaines & vagues. Rousseau, qui rejette ce principe, ne laisse pas d'y revenir souvent dans son traité sur la nature de l'Homme.

La différence qu'il met entre l'Homme & la bête ne consiste que dans le plus ou le moins d'esprit, & tout-à-coup ne regardant la dernière que comme une machine douée de sens, qui se remonte d'elle-même, il élève l'Homme au-dessus d'elle, en

78 DIFFERENCE ENTRE  
partie à cause de sa liberté dans  
ses actions, & en partie à cause  
de la faculté de perfectionner  
son état. Quelle contradiction !  
Une bête a donc tout ce que  
j'ai, mais dans un degré inférieur ;  
elle a donc aussi une certaine  
liberté dans ses actions ; elle peut  
donc perfectionner son état, car  
ces deux points sont inséparable-  
ment liés avec l'esprit , & cela  
suit de ses propres paroles.  
L'Homme a des avantages qui  
l'élèvent au-dessus de la bête.  
Rousseau les lui ôte dans un  
endroit , & dans un autre il  
les lui rend. Qu'on les lui laisse  
toujours , & qu'on en considère  
les suites , on trouvera que



l'Homme l'emporte en tout tems sur les Ourang-Outangs. Rousseau fait vivre son Homme errant dans les bois, & contredit Locke qui prouve le contraire. Mais que l'on considere que tous les peuples les plus sauvages, & même ceux sans la découverte desquels nous n'aurions jamais imaginé qu'il en pût exister de pareils, vivoient en société. Leurs usages même & leurs cérémonies nous feront connoître qu'ils doivent avoir vécu depuis long-tems. Quelques-uns avoient des liaisons si intimes, que parmi les peuples policés nous n'en trouvons point de semblables. Par exemple, les anciens Bretons non

80 DIFFERENCE ENTRE  
policés vivoient environ dix ou  
douze ensemble. Pour lier cette  
société plus étroitement, ils pre-  
noient en commun un pareil nom-  
bre de femmes ; ils regardoient  
comme leurs propres enfans tous  
ceux qui en naissoient, en con-  
séquence toute la communauté  
veilloit à leur subsistance. Si les  
Hommes vivent dans les bois, ils  
sont voisins des bêtes féroces.  
Par l'effet d'une compassion innée  
que Rousseau & Mandeville ac-  
cordent à l'Homme, les peres  
garderont au moins auprès d'eux  
leurs enfans jusqu'à ce qu'ils soient  
grands & en état de se défendre  
eux-mêmes. Un enfant de huit  
ans ne pourra point tuer des lions



& des ours, quelque grandes qu'on puisse supposer les forces de cet âge dans l'état de nature. On a, à la vérité, des exemples de pareilles personnes qui ont été élevées ou trouvées dans les bois ; mais si, par hasard, un Homme a eu le bonheur d'échapper à la fureur des bêtes féroces, ce n'est pas une preuve que d'autres qui y seront exposés soient aussi heureux. Combien de gens, qui se sont égarés dans les forêts, n'ont-ils pas été, quoiqu'Hommes faits, la proie des bêtes féroces, malgré qu'il n'y eût point d'Hienne ? Combien la faim n'en a-t-elle pas fait périr ? D'ailleurs on ne fait jamais l'âge où de pareilles



§ 2 DIFFERENCE ENTRE  
personnes font venues dans les  
bois, parce que ceux que la né-  
cessité rend sauvages ne peuvent  
s'en ressouvenir. Y font-ils venus  
petits enfans ? y ont-ils été appor-  
tés par des singes ? ont-ils été,  
comme le fondateur de Rome,  
allaités par une louve ? ne se  
feroient-ils pas associés à leurs  
semblables, s'ils en avoient ren-  
contré dans les bois ? On pour-  
roit faire beaucoup d'autres ob-  
jections ; & en général, d'un exem-  
ple particulier & accidentel on  
ne peut conclure pour l'uni-  
versalité des peuples non policés.  
Quand les Hommes ont com-  
mencé à se nourrir en tout ou  
en partie de la chair des animaux,



leurs yeux seuls , sans le secours de l'esprit, ont pu leur apprendre qu'en se réunissant plusieurs, pour leur donner la chasse, ils se procureroient plus facilement cette nourriture. Ils durent s'y porter d'autant plus naturellement qu'alors ils n'avoient presque aucun des instrumens qu'ils ont inventés depuis , & que les animaux ne leur obéissoient plus, comme dans le Paradis terrestre.

Comme l'Homme n'a point, dans l'année, de tems fixe qui le porte à l'amour, il n'aura point quitté avec froideur & indifférence la compagne à laquelle il se sera uni pour la première fois, vu sur-tout la jalousie qu'il aura

84 DIFFERENCE ENTRE.  
du concevoir en voyant dans les  
semblables la même nature &  
le même penchant. Si dans l'ori-  
gine il n'y avoit donc point de  
sociétés politiques, il s'en trou-  
veroit du moins de naturelles ,  
formées par un penchant né avec  
l'Homme, & par la nécessité où  
sont les Hommes de vivre ensem-  
ble comme des créatures d'une  
même espèce. Ainsi l'Homme ,  
la femme , les parens, les enfans ,  
les vieillards, les jeunes gens se  
réunissoient, sinon par des prin-  
cipes moraux, du moins par leurs  
besoins & leurs avantages com-  
muns.

Allons plus loin ; Rousseau  
fait que nous ne sommes point



## L'HOMME ET LA BÊTE. 85

fortis de la terre. Il fait que le même arbre n'a pas porté en même tems des glands & des Hommes. Les premiers Hommes ont été créés, leurs enfans ne se feront pas éloignés d'eux si facilement. Un seul arbre ou au moins un petit terrain, pouvoit leur fournir une nourriture abondante. D'ailleurs, comme ils étoient en si petit nombre, l'Homme & la femme durent rester ensemble. Non-seulement ils n'avoient pas la liberté du choix, mais en s'éloignant les uns des autres, ils auroient encore pu s'égarer aisément, & leur espèce s'anéantir. Rien n'est aussi plus ordinaire parmi les Hommes

86 DIFFERENCE ENTRE  
que de faire ce que les autres,  
& sur-tout leurs ancêtres ont fait.  
Pourquoi donc l'exemple des pre-  
miers de leur espèce, qui se te-  
noient réunis, n'auroit-il pas eu  
assez de force sur eux pour les  
faire vivre en société ? Les Hom-  
mes ne se feront donc séparés  
qu'à proportion de leur augmen-  
tation. Quand deux familles se  
seront trouvées trop nombreuses  
pour pouvoir vivre dans le même  
lieu, l'une des deux se sera reti-  
rée dans un autre qui n'étoit  
point encore habité. Que l'on  
ajoute quelques révolutions arri-  
vées sur la terre, & nous verrons  
la véritable origine de la popu-  
lation. Elle étoit d'abord, sans  
doute, peu considérable, & con-



fisoit seulement dans une ou quelques familles ; mais cependant c'étoient des sociétés & des sociétés d'autant plus unies qu'elles l'étoient dès leur source.

Ce sont-là les principes qui m'engagent à ne point adopter le sentiment de M. Rousseau , & à ne point regarder comme réel ( ce qui ne l'intéresse gueres ) ni même comme possible tout Homme dans l'état de nature ; car si-tôt qu'on peut prouver que les Hommes, quelque sauvages & indépendans qu'ils aient été, ont toujours vécu en société, le reste de son système tombe facilement. Il est difficile de faire de l'or avec du plomb quelque habile que soit le Chymiste.

88 DIFFERENCE ENTRE



SECONDE PARTIE.

*Des Arts , des Sciences , & de  
leur origine.*

§ I.

CHEZ nos ancêtres les Hommes, les femmes , les freres, les sœurs, les enfans vivoient nuds & sur de la paille, avec les bêtes, dans de misérables cabannes. Mais aujourd'hui nous habitons des maisons, des palais, & nous avons un genre de vie bien différent. On en peut aisément reconnoître la cause. Les Hommes sont autrement conformés que les machines vivantes de Descartes. Ils habi-



L'HOMME ET LA BÊTE. 89

tent d'abord dans les bois, vivent de gland & de racines, & disputent leur nourriture aux animaux carnassiers. Mais il viendra un tems où le Castor ne les surpassera plus dans l'architecture, où leurs talens se déploieront, où ils perfectionneront leur état, & où leur raison, après avoir été long-tems infructueuse, portera des rejettons & des fruits.

Cependant l'on ne peut sans étonnement remonter à la source des arts & des sciences, & en général de toutes les connoissances humaines. Elles sont comme un torrent que l'on peut couvrir à sa source avec la main, & qui se grossit insensiblement par le

90 DIFFERENCE ENTRE  
concours d'autres fleuves. J'en  
vais citer quelques exemples.

Il y a des Sauvages américains  
qui ne savent abattre les arbres  
qu'avec le secours du feu. Ils  
les brûlent insensiblement avec  
de petits tisons qu'on renou-  
velle à fur & mesure qu'ils sont  
consumés. Quelle idée auroit  
d'eux un Bucheron de notre pays !  
D'autres coupent un arbre par le  
pied, pour en avoir le fruit.

L'histoire de l'écriture & de  
la médecine nous rendra la chose  
encore plus claire.

Avant l'invention de l'écriture,  
on transmettoit par des chansons  
à la postérité les événemens re-  
marquables : on connoît cette



coutume chez plus de vingt peuples. Les peres les expliquoient à leurs enfans, & ceux-ci les apprenoient par cœur. On élevoit dans les lieux, où il s'étoit passé quelque fait mémorable, des monceaux de bois ou de pierres, des autels & des colonnes, & ce qui y avoit donné occasion passoit à la postérité par tradition. Des cordes auxquelles ils faisoient de certains nœuds, ou des grains de porcelaine enfilés dans des rubans, étoient les Annales des Américains. On remarquoit la même chose chez les Chinois avant Fo-Hi. Le premier essai de l'écriture aura probablement consisté dans la représentation des

92 DIFFERENCE ENTRE  
objets corporels. Pour donner à  
connoître qu'un Homme en avoit  
tué un autre , on représentoit une  
figure d'Homme étendue sur la  
terre , & devant lui un autre  
Homme , le poignard à la main.  
Il en étoit de même dans le Me-  
xique , chez les Grecs & chez  
les Egyptiens. Dans la suite on  
se servit des traits les plus con-  
sidérables des objets. Par exem-  
ple , pour signifier du feu , on  
dessinoit de la fumée qui s'élevoit  
en l'air. On alla plus loin , quand  
on apprit à rendre les passions.  
Quelques nations ingénieuses  
trouverent , pour peindre leurs  
pensées , l'art des hyéroglyphes ,  
dans lequel une seule figure avoit



beaucoup de significations différentes. Par exemple, une échelle d'assaut annonçoit un siège ; deux mains, dont l'une tenoit un bouclier & l'autre un arc, signifioient un combat. Ensuite on perfectionna cet art par l'invention de certaines figures, dont la propriété étoit d'exprimer les faits & non les choses, & qui n'avoient de signification qu'autant qu'on les combinait ensemble. Qu'on voie dans le traité de M. Goguet *sur l'origine des loix, des arts & des sciences*, première partie, combien il a fallu de tems & d'essais, pour que les hommes en soient venus au point où peut être maintenant un enfant de huit ans.

#### 94 DIFFERENCE ENTRE

Qu'on juge combien les Californiens excellent dans la connoissance de la Médecine. Lorsque parmi eux un homme est dangereusement malade, ils poussent un cri effroyable, puis le frappent à coups redoublés, & souvent si fort qu'il expire. Cependant ils se flattent d'épouvanter la mort & par-là de la forcer à lâcher prise. S'ils voient que ce soit sans succès, ils prennent le malade à la gorge, s'imaginant encore en arracher aussi la mort de force. Chez d'autres peuples quelques simples composoient toute la pharmacie, & la connoissance de leurs effets formoit toute la Médecine. Insensi-



blement l'expérience a donné lieu à de plus grandes découvertes. Parmi certains peuples on exposoit les malades sur les chemins publics afin que chacun fût en état de leur donner des conseils. Les passans étoient obligés de s'informer de la maladie. Après la découverte de l'écriture, il y avoit dans les temples un registre qui contenoit les remèdes de chaque maladie, & qui servoit d'instruction publique. Ce fut la comparaison de ce qu'il contenoit & la lecture qui formerent les Médecins. On peut aisément juger combien ils devoient être habiles. De nos jours, un charlatan ou une vieille femme feroient sans doute des

96 DIFFERENCE ENTRE  
cures plus heureuses avec leurs  
prétendus remèdes. La pierre dont  
Phidias fit une statue magnifique  
étoit d'abord brute & grossiere :  
tels furent dans l'origine les arts  
& les sciences.

---

*De l'origine des Arts & des occa-  
sions qui ont donné lieu à leur  
découverte.*

IL seroit en partie trop difficile,  
en partie trop long de s'arrêter  
sur tout ce que les Hommes non  
policés ont peu-à-peu imaginé  
& trouvé. Quant à moi, je pense  
que ceux qui dans l'origine n'a-  
voient pas l'usage du feu peuvent  
l'avoir appris par l'éclair, par des  
volcans



volcans , par le frottement de matieres ignées , ou qu'il a été apporté du Ciel par quelque Prométhée. Ils auront trouvé les métaux par quelque événement pareil. Un Ingénieux Tubal-caïn aura inventé l'art de les travailler. En général, il faut remarquer que, comme on doit au ciel les premiers principes de la géométrie , nous sommes aussi redevables de la plupart des autres Arts aux besoins de la vie humaine , ou à quelque heureuse circonstance. J'en vais rapporter quelques causes principales.



E



*Quelques causes & occasions  
principales.*

CHEZ un peuple qui habite dans les bois, ou qui vit de bêtes fauves & de poissons, quelque événement imprévu, ou une trop grande population, peut aisément rendre les moyens de subsistance insuffisans ; alors il se trouvera obligé de changer souvent de demeure, & d'errer çà & là comme font les Arabes, les Tartares & autres : il lui faudra chercher de nouvelles terres, de même que ces essaims des peuples du Nord & de presque tous ceux



de l'antiquité. Enfin il sera forcé d'inventer de nouveaux moyens de se procurer la nourriture ; c'est-là, sans doute, ce qui aura donné naissance à l'agriculture & aux autres Arts qui en dépendent , tels que le Commerce. Plutarque remarque dans sa vie de Caurille , que les Gaulois & les Celtes, après avoir goûté du vin d'Italie , passèrent les Alpes sous la conduite d'un mécontent nommé Arron , & s'emparèrent des pays qui étoient auparavant habités par des Toscans. Un Gouverneur Romain irrité se servit aussi de cet appât pour attirer une nation barbare dans le territoire de Rome. De combien d'Arts

100 DIFFERENCE ENTRE  
& de commodités de pareils évé-  
nemens n'ont-ils pas été la cause?

---

*De l'Agriculture.*

L'AGRICULTURE abandonnée  
de nos jours à la partie du peuple  
la plus méprisée est la mere de  
la plupart des Arts. On peut regar-  
der le premier pas qu'un peuple  
y a fait comme son premier pas  
dans la vie policée. Pour s'en con-  
vaincre, il suffit de considérer  
quelles en ont été les suites. La  
multitude de peines & de travaux  
qu'exige l'agriculture a du néces-  
sairement obliger les Hommes à  
chercher, dans leur industrie,



L'HOMME ET LA BÊTE. 101  
les moyens d'en alléger le poids ;  
& c'est-là ce qui a naturellement  
conduit à la découverte des Arts.  
On inventa d'abord les instrumens  
du labourage ; peu-à-peu on les  
perfectionna. Le lien indissoluble  
entre l'agriculture & les arts jeta  
les premiers fondemens du com-  
merce. Dans la suite il fallut par-  
tager les terres, en donner à cha-  
cun une portion, soit en consé-  
quence de quelque convention  
ou autrement : enfin il fallut veil-  
ler à la deffense de ce que l'on  
possédoit & de ce qu'en avoit  
cultivé. C'est par-là que s'est in-  
troduit ce droit de propriété dont  
les suites s'étendent à l'infini. Les  
limites des terres donnerent lieu

102 DIFFERENCE ENTRE  
au droit civil. Comme l'agricul-  
ture veut la présence assidue du  
cultivateur, les Hommes ou plu-  
tôt les familles se sont rassemblées  
& se sont bâti des demeures soli-  
des. L'habitude de vivre ensem-  
ble les a policés. Telle est l'ori-  
gine des villages, des villes, des  
royaumes. On doit attribuer à  
l'agriculture la différence qui se  
trouve entre les habitans du Pé-  
rou & ceux du Mexique, & leurs  
voisins qui, errant dans les bois,  
vivent de leur chasse. C'est en-  
core une des principales causes  
pour lesquelles on voit dans l'O-  
rient des empires si anciennement  
établis. ( 1 ) Au reste, si jamais

---

( 1 ) Goguet. Première partie, pag. 31.



des mortels pouvoient mériter l'Apothéose, personne n'en feroit certainement plus digne qu'Osiris chez les Egyptiens, Yao chez les Chinois, Manco-Capac chez les Péruviens, & Cérès chez les Grecs.

---

*Du Commerce.*

LA première place, après l'agriculture, appartient au commerce. Il a du sa naissance chez les Phéniciens, ces Hollandois de l'antiquité, à la stérilité de la terre; mais chez d'autres nations ç'a été à l'inégalité & à l'insuffisance des productions de leurs pays. Il étoit d'abord peu considérable; il con-



104 DIFFERENCE ENTRE  
fisoit seulement dans l'échange  
du superflu contre le nécessaire.  
On ne connoissoit alors ni les  
Compagnies, ni les associations  
de commerce, ni les banquerou-  
tes ; mais il s'étendit en raison  
des produits & des besoins réels ou  
imaginaires. En général, on doit  
chercher sa source dans la néces-  
sité, son augmentation dans les  
commodités qu'il procure, & sa  
perfection dans le superflu. Les  
changemens que le commerce  
opere chez un peuple tombent  
évidemment sous les yeux. Il rend  
communs dans tous les pays les  
ouvrages, les sciences, les arts,  
les biens ; & chez un peuple po-  
licé il influera beaucoup sur les



L'HOMME ET LA BÊTE. 105  
mœurs de ceux qui ne le font  
pas. Ce fut de cette manière que  
les anciens Allemands qui habi-  
toient près du territoire de Rome  
adoptèrent en peu de tems les  
arts & les mœurs des Romains.  
C'est ainsi que se sont changées  
les mœurs des Américains qui  
ont eu avec nous des liaisons de  
commerce, & de là vient que, ni  
les cruautés des Espagnols, ni  
l'avidité des Hollandois, ni les  
artifices & la jalousie des nations  
européennes n'ont pu leur inspi-  
rer contre eux une haine irré-  
conciliable.



*De la Guerre.*

**P**OURROIT-ON croire que la guerre, qui est en soi le fléau des peuples, puisse avoir eu des effets utiles? Il est pourtant vrai que des meurtriers couronnés, des conquérans, quelque funestes que leur épée & leur ambition aient toujours été à l'humanité, ont fait l'avantage de quelques peuples. Alexandre cherchoit à réunir, par un commerce réciproque, tous les peuples qu'il avoit vaincus. C'est dans cette vue qu'il bâtit Alexandrie. Il ordonna aux Ichthyophages de ne plus donner la préférence exclusive au poisson pour leur nourriture.



Par-là il vouloit les rendre dépendans des autres nations. Sésostris & lui mettoient l'agriculture en vigueur chez les peuples. D'autres conquérans ont cherché à les rendre plus riches & plus utiles à eux-mêmes. En général, comme les guerres & les conquêtes mêlent les nations entre elles, il en résulte le même mélange dans les mœurs. Les Chinois ont été vaincus par les Tartares, mais ceux-ci ont été policés par les Chinois. La guerre peut encore avoir eu une autre espèce d'utilité. Dans la crainte d'être surpris par des ennemis, les Hommes se sont rassemblés, pour être plus en état de se def-

108 DIFFERENCE ENTRE  
fendre par la réunion de leurs  
forces. Ils ont choisi une demeure  
commune , & l'ont fortifiée le  
plus qu'ils ont pu ; c'est ce qui  
<sup>u</sup>a pu leur faire imaginer & intro-  
duire chez eux l'architecture &  
l'art des fortifications qui , peu-  
à-peu , se seront perfectionnés ;  
& c'est ce qu'ont produit réel-  
lement en Allemagne la loi du  
plus fort , ce fléau de l'Europe ,  
& la crainte des invasions des  
Barbares.





*De quelques autres causes , & principalement de quelques événemens accidentels.*

Il y a outre cela beaucoup d'autres causes & d'occasions qui ont donné lieu à l'établissement des Arts chez les différens peuples. Souvent ç'a pu être l'ouvrage d'un seul homme ; Cécrops & Thésée dans l'antiquité , & de nos jours Pierre I. en font une preuve. Avec quelle promptitude ce dernier n'a-t-il pas introduit les arts & les sciences parmi ses sujets sauvages & barbares , & ne leur a-t-il pas fait quitter leurs longues robes , leur barbe , &

110 DIFFERENCE ENTRE  
leurs préjugés ? Quelquefois il ne  
faut qu'un événement heureux  
pour donner l'idée de tel ou tel  
art. Un chien qui se teignit la  
gueule en mordant un coquillage  
sur le bord de la mer donna lieu  
à la découverte de la pourpre.  
C'est à un besoin de pierres que  
nous sommes redevables de la  
découverte du verre qui nous est  
aujourd'hui si utile. Des Matelots,  
abordant sur quelque plage, &  
n'y trouvant point de pierres pour  
servir de soutien à leurs marmit-  
tes, y suppléerent par des amas  
de cendre durcie, qui, bientôt  
échauffée par le feu, & se mêlant  
avec du sable, produisit une matière  
transparente telle que le verre. Il



L'HOMME ET LA BÊTE. III

en a été ainsi de beaucoup d'autres Arts. Mais on doit regarder comme bien plus heureux , pour un peuple ignorant , les événemens par lesquels il s'est introduit chez eux, non-seulement un art, mais plusieurs à la fois. Par exemple, les arts étoient inconnus en Sibérie ; un événement funeste pour les Suédois les y a portés. Lorsque Charles XII. fut battu par les Russes à Pultawa , plus de dix mille soldats furent faits prisonniers sur les bords du Boristhène. Le Czar ordonna de conduire ces malheureux en Sibérie. A leur arrivée on n'y connoissoit presque pas le pain ; mais les Suédois, voyant qu'ils ne pouvoient trou-



112 DIFFERENCE ENTRE  
ver d'adoucissement à leurs mal-  
heurs que dans leur industrie ,  
s'appliquèrent aux arts dont ils  
avoient quelque teinture. Les sol-  
dats remplirent la Sibérie de bou-  
langers , de tailleurs, de cordon-  
niers , de Tisserands , de menui-  
siers , de maçons & d'orfèvres.  
les Officiers étoient peintres, ar-  
chitectes , maîtres de langue. On  
en voyoit qui , réduits à de sim-  
ples métiers, en faisoient l'appren-  
tissage sous leurs soldats. Les uns  
enseignoient les mathématiques ,  
les autres la musique & la danse ;  
& en peu de tems la Sibé-  
rie changea tellement de face ,  
que les Russes y envoyoit leurs  
enfans , pour être instruits dans  
cette excellente école.



---

*De l'origine des sciences.*

APRÈS la découverte des arts vint celle des sciences. Les premières que l'on trouva furent sans doute celles qui étoient les plus utiles, relativement à l'état où se trouvoit le genre humain. De ce nombre furent infailliblement l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. Leur antiquité remonte extrêmement haut. Certainement les savans de ces tems n'étoient ni des Newtons, ni des Kestners. L'astronomie étoit la science des bergers & des chasseurs; & le premier système d'arithmétique aura consisté dans

114 DIFFERENCE ENTRE  
les dix doigts. Il y a en Amérique  
des peuples qui, pour exprimer  
quelque quantité considérable,  
ne savent faire autre chose, sui-  
vant le rapport de M. de la Con-  
damine, que de compter avec  
leurs cheveux ou avec des grains  
de sable. Telle fut la foible ori-  
gine des sciences, qui devoient  
néanmoins avoir peu-à-peu une  
grande influence sur l'esprit & le  
cœur des hommes.





*De la faculté de perfectionner son état, considérée comme une des raisons principales de la découverte des arts & des sciences.*

Nous avons vu jusqu'ici que quelques circonstances & certains événemens ont eu beaucoup de part à la découverte des arts. La principale cause en est dans le cœur de l'Homme & dans la faculté de perfectionner son état. A quoi lui serviroit un heureux hasard, s'il n'avoit pas cette propriété ? Il trouveroit aussi peu la pourpre que le chien qui a donné lieu à sa découverte. La raison doit, de son côté, venir au se-

116 DIFFERENCE ENTRE  
cours du hafard & en tirera van-  
tage. Le manque de nourriture ,  
& d'autres circonftances pareil-  
les , font proprement les feules  
caufes qui ont porté l'Homme à  
s'aider lui-même de telle ou telle  
maniere , & qui lui ont donné  
occasion de penfer à tourner à  
fon profit telle ou telle chofe ;  
mais la principale caufe eft la  
raifon avec le fecours de laquelle  
il peut confidérer les rapports  
des différens objets avec fon état ,  
& juger s'ils peuvent lui être  
utiles ou non.





*De l'influence de ce principe sur  
l'esprit & sur le cœur de l'homme.*

IL est incontestable que l'esprit de l'Homme se développe d'autant plus qu'il embrasse plus d'objets & qu'il connoît plus d'arts & de sciences. Après que les Hommes furent sortis de leur ancienne ignorance, en partie par des événemens, & sur-tout par la faculté de se perfectionner, il se fit dans leur état une révolution remarquable. Ils se procurèrent plus de moyens de subsistance, ils rendirent leurs demeures plus commodes, ils se firent des habits en plus grand nombre,

118 DIFFERENCE ENTRE  
& moins grossiers, &c ; & comme  
l'un étoit plus habile que l'autre ,  
l'ancienne égalité cessa. La diffé-  
rence qui dut se trouver alors  
entre les Hommes , relativement  
à leur manière de vivre, & à leurs  
biens , frappe tous les lecteurs.  
Le plus habile s'acquit une plus  
grande considération , & les au-  
tres commencerent à en dépen-  
dre. On reconnut alors ce que  
c'étoient que richesses & pau-  
vreté , & quels étoient leurs ef-  
fets. On vit une plus grande dif-  
férence dans les caracteres , dans  
les inclinations & dans les trempes  
d'esprit ; en un mot on vit plus  
de perfections , plus de vertus &  
plus de vices.



*De la nécessité des Loix & de la Justice.*

TANT que les Hommes eurent un genre de vie simple & uniforme , tant que rien n'aiguillonna leurs desirs , tant que leur esprit ne vit entre eux tous qu'une entière égalité ; des coutumes & des conventions tacites , jointes aux sentimens innés de droiture & de justice , furent les seules regles de leurs actions ; mais , après qu'ils eurent éprouvé les changemens dont nous avons parlé plus haut , ils durent s'apercevoir clairement que ces regles n'étoient plus suffisantes.

L'inégalité des caractères, quelques circonstances étrangères, exigent qu'ils y suppléassent en établissant des loix positives. Ils renoncèrent donc, d'une manière formelle, ou plutôt insensiblement & de fait, à l'ancienne égalité; ils déférèrent à ceux qui s'étoient acquis le plus de confiance par leur sagesse, leurs richesses & leurs bienfaits, le droit d'exercer la justice, une grande considération, & des marques d'honneur plus distinguées qu'aux autres.





---

*De l'état primitif des Loix.*

Nous sommes maintenant parvenus au point important où les Hommes furent forcés de se lier par les chaînes de la justice & des loix. La sûreté des possessions & l'obligation où sont tous les membres d'une société de contribuer au bien commun, auront été sans doute le premier but des loix & des Législateurs. Mais, comme la nature humaine, quand elle commence une fois à se développer, a besoin de différentes sortes de freins & de loix, & que chaque peuple en particulier a, dans le moral & dans le physique, des

F

caractères qui lui sont propres ; il n'est pas possible de déterminer sûrement quelles ont été les premières loix. Le climat, la qualité du sol, la population, la manière de vivre, la religion, les mœurs & coutumes des habitans, l'état des peuples voisins, &c, endurent être la base. Cependant le Code n'étoit pas considérable, mais il s'accrut bientôt avec les besoins de l'humanité, les crimes & la diversité des mœurs.





---

*De l'utilité des Législateurs.*

LES peuples qui ont eu pour Législateur un citoyen éclairé & un grand Génie, ont été plus heureux que s'ils avoient conquis le Royaume le plus florissant sous les drapeaux d'un héros. Les loix & le gouvernement politique de Pierre-le-Grand furent plus utiles aux Russes que son épée à Pultawa. On peut s'en convaincre, en mettant en opposition les peuples qui ne sont devenus sages qu'à force de revers, de révolutions tragiques. Combien les combats singuliers, les épreuves du fer rouge, du feu, de l'eau n'ont-

## 124 ORIGINE ET PROGRES

ils pas été de tems à faire en Europe ce qu'auroient du faire Justinien, Bartole, &c ! Que de troubles, de révolutions, de désordres n'a-t-on pas vus jusqu'à ce qu'on ait eu enfin un Numa, un Solon, un Licurgue !

---

### *Du changement dans les Loix.*

LES loix ont du naturellement éprouver des changemens suivant qu'il en survenoit dans les mœurs & dans la situation d'un peuple. De-là cette multitude de loix qui ont donné lieu à bien des troubles. L'histoire des Grecs & des Romains en fournit une infinité de preuves.



Quelques Législateurs voulurent, à la vérité, rendre leurs loix perpétuelles. Zaleucus, le Législateur des Locriens, ordonna, suivant le témoignage de Polybe & de Démosthènes, que le Citoyen qui voudroit donner une nouvelle loi, ou en abolir une, se présenteroit au Conseil la corde au col & que, si l'on acceptoit sa proposition, il pourroit s'en aller absous, mais que si on la rejettoit, il seroit étranglé sur la place. Cette juste sévérité fit que, pendant l'espace de deux cents ans, il n'y eut qu'une seule loi proposée & acceptée.

C'est aussi ce qu'eut en vue Lycurgue, cet Homme célèbre

126 ORIGINE ET PROGRES  
de l'antiquité. Il se propofa de  
rendre les Spartiates braves &  
capables de réfifter tant à leurs  
ennemis, qu'à la molleffe & à la  
volupté, & de les accoutumer  
à une vie dure, dont il leur fit  
une loi. Pour s'affurer qu'ils n'y  
contreviendroient jamais, il leur  
fit jurer de ne point fortir de  
leur Pays, fi non en cas de guer-  
re, & il leur défendit tout ce  
qu'il croyoit contraire à ce fer-  
ment, en quoi que ce pût être.  
Une pareille entreprife, fur-tout  
chez un peuple qui n'eft point en-  
core parvenu à un certain âge ni à  
une certaine maturité, eft, felon  
moi, auffi nuisible que le peuvent  
être des innovations fréquentes



& inconfidérées. En effet, il n'y a que la Providence divine qui puisse faire des loix perpétuelles & convenables à toutes les situations de la vie humaine. Dans ce bas univers tout est sujet au changement, & tous les peuples doivent parcourir un certain cercle de révolutions. Les mœurs & la manière d'envisager les objets ne sont pas moins sujettes à varier que la situation des peuples. Qu'il est fol & déraisonnable de vouloir contraindre la nature humaine & pénétrer trop loin dans l'avenir ! Que diroit-on si Hugues-Capet avoit voulu donner des loix à Louis XIV ? D'ailleurs les loix primitives d'un peuple

128 ORIGINE ET PROGRES  
sont si peu sensées , que dans un  
tems postérieur elles ne sont qu'un  
objet de dérision. Par exemple ,  
les Celtibériens avoient autrefois ,  
suivant le témoignage de Strabon ,  
une loi en vertu de laquelle per-  
sonne ne pouvoit avoir un ventre  
plus gros que la mesure d'une  
certaine ceinture. Que feroit-ce ,  
si de nos jours le Conseil d'Espa-  
gne donnoit de pareils réglemens ?  
Les loix Romaines conviennent-  
elles mieux aux Allemands ? Les  
Rois de Prusse & de Dannemarc  
en doutent.

Il n'y a aucun réglemant ni  
aucune loi générale & politique  
qui convienne pour tous les tems ,  
à tous les peuples , ou à chacun  
en particulier.



Lycurgue a beau vouloir tenir toujours dans les chaînes la nature humaine , il a beau opposer à la mollesse & à la volupté sa fauce noire , il le peut pour un tems , mais non pas pour toujours. Quand un torrent , après avoir été long-tems retenu, rompt enfin sa digue , son débordement en est d'autant plus terrible & dangereux.

L'histoire de Sparte en fait foi. Les loix d'un Etat doivent donc toujours être relatives & conformes à la situation extérieure d'un peuple. L'enfant est-il devenu grand , on doit lui ôter les habits d'enfant , & lui donner ceux de son âge ; & si ceux-ci ne lui vont

130 ORIGINE ET PROGRES  
point encore , il faut lui en don-  
ner d'autres. A la place d'un Dra-  
con il doit s'élever un Solon.

---

*De la justice & du gouvernement.*

**A**PRÈS que les Mèdes eurent  
secoué le joug des Scythes , ils  
demeurerent épars dans les vil-  
lages & dans la campagne , sans  
avoir un tribunal de justice ; mais  
bientôt survinrent entre eux les  
disputes , les vols , une maniere  
de vivre dissolue & cruelle ; ce  
qui les força à se choisir un juge.  
Dejocès fut revêtu de cette di-  
gnité. C'étoit un Homme de  
bonnes mœurs , ou qui savoit  
bien dissimuler.



En peu de tems, on vit beaucoup de personnes venir des pays éloignés le prier de juger leurs contestations ; mais tout à coup il se démit de son emploi, & l'ancien désordre recommença. La nation fut forcée par-là de s'assembler, & renonçant à son ancienne liberté, choisit un Conseil & élut Roi Dejocès. Telle est l'histoire de tous les Gouvernemens & de toutes les loix. On ne trouve pas toujours à la vérité des preuves de semblables révolutions chez tous les peuples, pas même chez ces nations du Nord qui prétendent avoir conservé dans leurs chroniques les portraits de leurs Rois depuis le déluge, gravés sur du cuivre.

L'origine des Gouvernemens est plus ancienne que l'art de transmettre à la postérité, les événemens mémorables en les imprimant sur de la cire, des feuilles ou des écorces d'arbre ; mais, soit que les gouvernemens n'aient point été établis du consentement unanime des nations, ou qu'on ait obmis cette auguste & importante cérémonie ; il n'en est pas moins vrai que leur origine & leur légitimité ont leur source dans la nature même. Qu'on lise à ce sujet les *œuvres mêlées de M. Hume*, 4 part.





---

*Du gouvernement Monarchique.*

LA simplicité du gouvernement Monarchique fait présumer qu'il doit être le plus ancien. Les autres sont trop compliqués pour qu'on les ait établis dans les tems où l'esprit & les connoissances humaines étoient renfermés dans des bornes si étroites. L'histoire de Rome & de la Grèce le constatent.

Un mérite qui frappoit les yeux de tout le monde , des services rendus à la nation , la sagesse , la valeur , la force & d'autres avantages du corps & de l'esprit furent d'abord les qualités

134 ORIGINE ET PROGRES  
requises pour celui qui aspirait  
au trône. Rien n'est si certain,  
quelqu'incroyable que cela puisse  
paroître de nos jours. Les Rois  
étoient juges, Pontifes & Géné-  
raux d'armée. Ils étoient moins  
pour donner des ordres, que des  
exemples, tant de vertu que de  
bravoure, à la tête des armées. ( 1 )  
On dit aussi de Lec I, qu'il fut éle-  
vé sur le trône par ses sujets, parce  
qu'au lieu de leurs charriots cou-  
verts qui faisoient auparavant  
leurs habitations, il leur avoit  
appris à se construire des caban-  
nes avec des branches d'arbre.  
Les Mustapha & les Ibrahim tant  
de l'Europe que de la Turquie

---

( 1 ) Tacite. Mœurs des Germ. L. 3.



croiroient-ils que c'est là la source de leur pouvoir ? Comme les royaumes dans leur origine étoient extrêmement bornés, & ne consistoient ( 1 ) que dans une seule ville, l'autorité & la puissance des Princes étoient aussi fort limitées. Les Hommes n'étant point encore alors éloignés de l'égalité naturelle, ni affoiblis par la mollesse, ni enchaînés par le plaisir & l'excès de besoins ; ce n'est pas dans ces tems reculés qu'il faut chercher l'époque du Despotisme. Les Princes employoient moins leur autorité qu'ils ne donnoient des conseils ; & la décision des affaires

---

( 1 ) Justin, au commencement de son livre.

136 ORIGINE ET PROGRES  
ne dépendoit pas d'eux seuls. Il y  
avoit peu de pompe & d'éclat ex-  
rieur. Croiroit-on que la longue  
chevelure des Rois Bourguignons  
& d'autres, laquelle faisoit leur plus  
bel ornement, a eu d'aussi puis-  
sans effets que la plus brillante  
couronne ? Chez les Germains  
les grands étoient écoutés avec  
les égards que méritoient leur  
âge, leur noblesse, leurs exploits,  
leur éloquence ; & cela, parce  
qu'ils donnoient plutôt des con-  
seils que des ordres. Si l'avis dé-  
plaîsoit à la multitude, il en étoit  
rejeté par un murmure, (*frem-  
mitu aspernabantur*). Lorsqu'il  
étoit goûté, chacun frappoit son  
bouclier de sa lance. Les domai-



nes des Rois n'étoient pas alors plus considérables qu'une métairie de nos jours. Les Castillans disoient autrefois, à l'inauguration de leurs Rois : *nos que valémos tanto como vos, vos hazémos nuestro Rey y Señor, con tal que guardéis nuestros fueros, se no, no.* « Nous, qui valons autant » que vous, nous vous faisons notre Roi & Seigneur, à condition » que vous maintiendrez nos » droits ; sinon, non. » Peu à peu la Monarchie commença à acquérir plus de force & d'autorité. Athéas, Roi de Macédoine, pansoit son cheval en présence d'un Ambassadeur ; quel contraste avec le pere d'Alexandre ! Les Royau-

138 ORIGINE ET PROGRES  
mes s'étant peu à-peu réunis par  
les guerres & par les conquêtes,  
la puissance des Princes qui les  
possédoient s'est accrue en même  
tems. Une expérience constante  
nous apprend que l'ambition hu-  
maine ne se repose jamais, quand  
elle voit quelque chose au-dessus  
d'elle. Les Princes commencerent  
peu à peu & de toute maniere à  
travailler à leur grandeur, à pen-  
ser à leur intérêt, & à se pro-  
curer insensiblement une plus  
grande autorité ; mais le pas le  
plus important fut de rendre la  
royauté héréditaire, d'élective  
qu'elle étoit : cela se fit en partie  
par adresse, & en partie à cause  
des inconvéniens qui accompa-



gnoient inséparablement les élections ; & , de cette maniere , ce que le pere commençoit, pouvoit être achevé & perfectionné par le fils ou le petit-fils. Alors, quand un ordre déplaisoit , on n'entendoit plus de murmure , (*aspernationem cum fremitu*). On étoit accoutumé à un autre principe.

---

*Des autres formes de gouvernement.*

L'ABUS a souvent produit des choses utiles. De la tyrannie ou de l'abus du pouvoir monarchique sont dérivées les Républiques. Quand le pouvoir monarchique fut parvenu avec trop de préci-

140 ORIGINE ET PROGRES  
pitation à son comble , quand  
les Rois se furent arrogé une  
autorité & un pouvoir sans bor-  
nes , un pareil joug dut paroître  
insupportable à des nations in-  
domptables , & donner nécessaire-  
ment occasion à quelques révo-  
lutions dans l'Etat. Comme le  
caractere des peuples n'étoit point  
encore affoibli par la moleste &  
la débauche , & qu'ils sentoient  
toujours le prix de la liberté ; ils  
ne pouvoient supporter qu'un Ro-  
mulus & un Tarquin voulussent  
leur commander trop despotique-  
ment , & ce fut pour cela qu'ils  
placerent le premier au ciel ,  
& chasserent l'autre de leur pays.  
Des Hommes , tels que Brutus &



d'autres, dont le cœur ne respire que la liberté, pensent toujours comme les Castillans (*nos que valémos tanto como vos, &c.*) C'est ce qui a réellement donné naissance à la République de Rome. Et si nous voulons chercher celle de la République d'Athènes, nous trouverons qu'elle vient d'un même penchant pour la liberté; car la fable ou l'histoire de leur Codrus n'étoit qu'un vain prétexte. Cependant les Républiques furent d'abord très-imparfaites, & elles sont demeurées telles, tant qu'elles se sont maintenues dans leur état primitif. A Rome, considérée comme une République mixte, tantôt le parti des

142 ORIGINE ET PROGRES  
Patriciens, tantôt celui des Plé-  
béïens avoit l'avantage ; & les  
disputes de ces deux factions  
continuerent sans cesse. Athenes  
étoit une République tumultueuse , comme le sont toutes  
les Républiques Démocratiques ,  
où le peuple gouverne immé-  
diatement, & non par des Répré-  
sentans. Venise, &, en quelque  
sorte , l'Angleterre , l'emportent  
infiniment sur les anciennes Ré-  
publiques.





---

*De la Religion.*

LA Religion est bien moins sujette à éprouver des changemens que la Morale & la Politique. Les Prêtres, à la vérité, s'accréditèrent insensiblement de plus en plus & augmentèrent leurs richesses. On les regardoit comme des personnes sacrées, & on croyoit qu'ils étoient honorés d'une confiance particulière des Dieux. Ils étoient en possession des oracles, & savoient en tirer grand parti. Ce furent ceux qui travaillèrent les premiers à fortir de la barbarie & de l'ignorance

144 ORIGINE ET PROGRES  
grossiere , afin de se servir avec  
avantage de la supériorité de leurs  
lumières sur celles des autres  
Hommes. Cette raison & beau-  
coup d'autres font que dans tou-  
tes les religions nous voyons que  
les Prêtres ont été les premiers  
savans , mais qu'ils ont aussi été  
les premiers trompeurs , tyrans ,  
ou meurtriers. La religion cepen-  
dant n'éprouvoit aucuns chan-  
gemens , il ne s'en faisoit que  
dans des points peu essentiels :  
& tandis qu'il en survenoit dans  
l'Etat civil , & que tout se  
poligoit ; la superstition à laquelle  
on n'osoit toucher conservoit son  
empire. On peut en alléguer plu-  
sieurs causes , indépendamment  
de



de ce que la Religion & la con-  
noissance de Dieu, sont une cho-  
se trop difficile & trop impéné-  
trable pour la raison. Ce que dit  
M. de Fontenelle, à l'égard du Pa-  
ganisme, est très-remarquable. (1)

« La religion payenne , dit-  
» il , ne demandoit que des cé-  
» rémonies , & nuls sentimens  
» du cœur : à quoi l'on peut ajou-  
» ter que la célébration de ces  
» cérémonies en imposoit à l'es-  
» prit humain. Les Dieux sont-ils  
» irrités , continue Fontenel-  
» le , tous leurs foudres sont  
» prêts à tomber ; comment les  
» appaisera-t-on ? Faut-il se ré-

---

( 1 ) Hist. des Or. Differt. I. Ch. VII.

» pentir des crimes que l'on a  
» commis ? Faut-il rentrer dans  
» les voies de la justice naturelle,  
» qui devroit régner entre tous  
» les hommes ? Point du tout. Il  
» faut seulement prendre un veau  
» de telle couleur , né en tel  
» tems , l'égorger avec un tel  
» couteau , & cela désarmera  
» tous les Dieux ». On dé-  
couvre encore d'autres causes  
plus générales. Par exemple,  
la crainte d'être impie, ou de  
le paroître, la puissance, l'au-  
torité & l'intérêt des prêtres ;  
l'éducation , la coutume , le  
danger de la vie qui y est com-  
munément attaché ; la coupe  
empoisonnée , la folie & la fu-



reur du peuple , quand il est excité par les prêtres ; la politique , &c. Ce sont de semblables raisons qui ont fait que Caton a rempli les fonctions d'Augur , quoiqu'il s'étonnât qu'un Augur pût en rencontrer un autre sans rire.

---

*Conclusion & raison pour lesquelles les changemens dont j'ai parlé , sont arrivés plutôt chez certains peuples , que chez d'autres.*

D'APRÈS ce qu'on a exposé , on voit que les arts , les sciences , les gouvernemens germent en quelque sorte , s'il est permis de

s'exprimer ainsi, chez tous les peuples. Cependant, ils s'y développent dans des degrés différens. Quelques - uns ont fait beaucoup de chemin en peu de tems, & se sont fort approchés de la vie policée. D'autres ont été moins loin, & chez plusieurs on remarque une espece d'interruption dans leurs révolutions. Ils ont été, durant plusieurs siècles, à peu près les mêmes, & ils n'ont presque pas fait un pas. D'autres se sont éloignés, en certains points, de l'état des hommes non policés, & ont conservé dans tout le reste, leur état primitif. Le tableau de ces peuples est un contraste surprenant,



Le climat , la nourriture , & la situation du Pays , peuvent souvent y contribuer beaucoup. Les peuples des Pays plats se policent communément davantage que ceux qui habitent les montagnes ; la cause en est facile à voir. Des peuples qui vivent de l'agriculture , ont plus besoin de loix que ceux qui vivent de bétail , & ceux-ci , plus que ceux qui vivent de leur chasse ( 1 ). La fertilité du sol , & la température de l'air peuvent , chez beaucoup de peuples , rendre inutiles bien des arts dont on a besoin dans des Pays plus froids & plus stériles.

---

( 1 ) Montesquieu.

Cependant , il est incontestable que les mœurs & l'esprit de tous ces peuples , annoncent encore de la rudesse , de la grossiereté , & de l'ignorance , & que les meilleurs y sont , comme le Roi de Prusse nous peint Pierre I. En général , le passage de la vie non policée à la vie policée , est ( qu'on me permette cette expression ) le creuset où les nations s'épurent.







TROISIEME PARTIE.

DE LA VIE POLICÉE.

LA vie policée peut avoir bien des degrés différens , suivant que la nourriture , les habitations , les arts & les sciences , les loix & les gouvernemens , ont eux-mêmes , chez un peuple , plus ou moins de perfection. Paris & Pétersbourg , Berlin & Lucerne , Londres & Lisbonne , sont toutes villes policées , mais dans un degré différent.

Pour mieux montrer la différence entre la vie policée & celle

152 ORIGINE ET PROGRES  
qui ne l'est pas , nous suivrons  
le même ordre que dans la pre-  
miere partie.

---

§ I.

DU PHISIQUE DES  
PEUPLES POLICÉS

*De leur nourriture.*

Nos ancêtres qui vivoient du  
tems de César , verroient sans  
doute avec bien de l'étonnement,  
la somptuosité de nos tables , eux  
qui se nourrissoient du fruit des  
arbres , de lait , de beurre , &  
de leur chasse. Combien le vain-  
queur de Varus ne feroit-il pas  
surpris , s'il assistoit au repas d'un



Prince Allemand de nos jours ?  
Le Hottentot tue ses brebis pour  
se couvrir de leurs peaux , en  
manger la chair , & mettre leurs  
boyaux, comme une parure, au-  
tour de ses jambes. C'est le  
seul avantage qu'il en sache ti-  
rer , & à quoi se borne toute  
son industrie. Au contraire , chez  
les Européens , & d'autres peu-  
ples policés , les brebis nourris-  
sent & occupent non-seulement  
le maître à qui elles appartiennent ;  
mais le berger , le mar-  
chand , le boucher , le tanneur ,  
le corroyeur , le teinturier , la  
filandiere , le tisserand , le fa-  
briquant de drap , & une infinité  
d'autres. Les bois , les marais ,

154 ORIGINE ET PROGRES  
& le genre de vie sauvage , font  
que dans bien des contrées de  
l'Amérique, on rencontre à pei-  
ne quelques milliers d'hommes  
dans plusieurs centaines de lieues.  
L'Europe, & les Pays policés,  
font au-contraire remplis par-  
tout de villes & de villages ; &  
les hommes y forcent la terre,  
par toutes sortes de moyens , à  
satisfaire leurs besoins & leurs  
desirs. Depuis long-tems les peu-  
ples Européens ont exécuté en  
grand , ce que les Suédois inf-  
truits cherchent à faire en La-  
ponie & dans les autres Provin-  
ces glacées de leur Royaume. Ils  
ont transplanté les fruits des Pays  
chauds dans les Pays froids, &



ont , si l'on peut s'exprimer ainsi , transporté l'Asie au milieu de l'Europe. La vigne & beaucoup d'autres fruits , se sont naturalisés chez nous.

Chez les peuples qui ne sont point policés, la fleche seule est en usage , & chez les peuples policés, les armes à feu ; il faut, chez les premiers , que la fleche à la main , chacun arrache les racines de la terre ; un grand nombre des derniers n'ose plus mettre la main à la charrue. Le laboureur nourrit le savyant , le Gentilhomme , l'artiste , l'ouvrier , &c. La même quantité de terrains dont chaque Iroquois a besoin pour sa subsistance , four-

156 ORIGINE ET PROGRES  
nit au moins celle de cent Euro-  
péens.

Dans l'état policé, l'intérêt d'un homme riche, croise celui de cent autres ; mais si d'un côté c'est un grand nombre de ruisseaux qui aboutissent à un grand fleuve, de l'autre c'est un grand fleuve qui se divise en mille canaux. Si des milliers d'hommes travaillent pour faire vivre un homme riche, celui-ci fait vivre aussi des milliers d'hommes.

En général, les besoins multipliés lient les membres de la société entr'eux. Chez les nations non policées, le commerce ne consiste que dans l'échange du superflu. Un homme a-t-il amas-



fé plus de miel qu'il ne lui en faut , il troque ce qu'il en a de trop , avec celui qui a été heureux à la chasse. Le commerce est donc simplement borné aux besoins de premiere nécessité , & renfermé dans les limites d'un seul Pays , ou tout au plus de deux peuples. Chez les nations policées , il étend ses branches à l'infini. C'est lui qui a réuni les parties du monde séparées par la nature. Il a lié ensemble les peuples qui auparavant étoient à l'extérieur si différens par l'idiome , le goût , la religion & les mœurs. Il nous apporte toutes sortes de marchandises , & les productions des Pays les plus

158 ORIGINE ET PROGRES  
éloignés. Il entretient directe-  
ment ou indirectement, des re-  
lations entres tous les hommes.  
D'après ce tableau du commerce  
dans l'état policé, il est facile  
d'imaginer combien d'hommes  
peuvent se procurer, par son  
moyen, leur subsistance. Dans  
la vie policée, la nécessité ne  
contraint plus à se nourrir de  
chair humaine, ni de vieux sou-  
liers, ni de chevaux morts, com-  
me les Tartares. Les moyens de  
vivre sont plus nombreux, plus  
multipliés & plus commodes ;  
une seule récolte suffit souvent  
pour nous nourrir pendant plu-  
sieurs années. On fait se procu-  
rer sa subsistance de mille ma-



nieres , par cent métiers & cent professions. Même beaucoup de milliers d'hommes vivent des folies de l'imagination , des bagatelles & de la vogue de la mode ( 1 ).

Mais s'il résulte de grands avantages de ce que les moyens de vivre sont plus nombreux & plus abondans , il en provient aussi de grands maux ; car notre luxe entraîne communément

---

( 1 ) On raconte qu'à Paris , dans la fureur de l'Agiot , un bossu alloit tous les jours rue Quincampoix , où les Actionnaires s'assembloient en grand nombre , & qu'il avoit gagné beaucoup d'argent en leur prêtant sa bosse comme un pupitre , pour y signer leurs contrats.

160 ORIGINE ET PROGRES  
avec lui , la dissolution & la dé-  
bauche.

Mandeville , dans ses fables ,  
appelle à la vérité dissolus & cri-  
minels , ceux qui habitent dans  
des cabanes , & qui font usage  
de viandes , d'habits & d'autre  
boisson que de l'eau. On devroit  
donc , selon lui , se nourrir , com-  
me les porcs , de glands & de  
fruits sans aucune préparation ,  
& quand on est las , se jeter  
nud sur la terre. Il est aussi dif-  
ficile de comprendre , dans le  
sens de Mandeville , les mots de  
dissolution & de débauche , que  
de convenir , avec Saluste , que  
la passion des tableaux & l'a-  
mour du vin , sont une même  
chose.



Le luxe , dit M. Hume , est un mot à double sens, & peut être pris en bonne ou en mauvaise part. En général , il signifie une grande aisance , par laquelle nous satisfaisons nos sens. Chaque degré peut en être innocent ou nuisible , suivant l'âge , la patrie , l'état des personnes. Le luxe est criminel , quand on en jouit aux dépens de la vertu , de la libéralité , de la bonté , &c. de même qu'il est insensé lorsqu'il nous rend pauvres ou malades. Mais si l'on use de modération , on peut boire & manger tout ce qui plaît , & faire usage de vin de Bourgogne & de Champagne , au lieu de mauvaise bière.

Sans nous arrêter plus long-tems à la double signification de ce mot , nous pouvons dire que nous entendons par luxe ou dissolution , une maniere de vivre prodigieuse & voluptueuse , qui est aussi préjudiciable à la vertu qu'à la santé. Donnons-en un exemple.

Le peuple Anglois étoit très-proche de sa ruine , lorsqu'il s'ennivroit d'eau-de-vie & d'autres boissons fortes. Le Parlement fut obligé , en 1736 , d'en interdire entièrement l'usage. Les officiers ne pouvoient contenir les soldats , ni les artisans leurs ouvriers , ni les maîtres leurs domestiques. Cependant le peuple



étoit malade de corps & d'âme ,  
& marchoit à grands pas vers la  
barbarie.

Tiffot , médecin très - bon  
patriote , fait des plaintes  
amères au sujet des Suisses ,  
quand il parle de la débauche.  
La maniere de vivre désordon-  
née qu'elle entraîne après elle ,  
affoiblit, dit-il, la santé, gâte  
le tempéramment , & la posté-  
rité doit nécessairement s'en res-  
sentir. Dans les générations pré-  
cédentes on voyoit souvent des  
familles qui avoient plus de vingt  
enfans ; à présent à peine compte-  
t-on autant de neveux , & à l'a-  
venir on ne verra presque plus  
de freres. Cela s'appelle porter

164 ORIGINE ET PROGRES  
la chose trop loin. Cependant  
l'expérience journalière nous ap-  
prend qu'il y a bien peu de ma-  
riages féconds ; & combien n'a-  
vons-nous pas de preuves vivan-  
tes de la vie déréglée des peres ,  
dans des enfans foibles & infir-  
mes ? Delà vient, sans doute ,  
que nous voyons dans les villes  
beaucoup plus de monstres &  
d'estropiés , que dans les campa-  
gnes ; & c'est aussi une des prin-  
cipales raisons pour lesquelles il  
meurt tant d'enfans dans la pre-  
miere année de leur vie , âge sur  
lequel la mort exerce le plus son  
empire.

La mort marche à la suite de  
la débauche. Les grandes villes,



où la débauche règne le plus , & qui lui doivent principalement leur éclat , sont de véritables tombeaux des peuples. A Paris & à Londres , de 100 personnes il en meurt annuellement 4 ou  $\frac{1}{25}$ . Dans les petites villes , il en meurt depuis  $\frac{1}{28}$  jusqu'à  $\frac{1}{32}$ . Dans les bourgs & dans les villages , où l'agriculture n'est pas si favorable à la débauche , depuis  $\frac{1}{40}$  jusqu'à  $\frac{1}{45}$ . De 500000 personnes à Londres , il en meurt donc annuellement 20000 ; mais d'un pareil nombre , dans les villages , il n'en meurt que 12500 , selon le témoignage de M. Hume. Cette ville a donc annuellement besoin d'une recrue de 5000 nou-

166 ORIGINE ET PROGRES  
veaux habitans, & cependant leur  
nombre en reçoit peu d'accroisse-  
ment. Quel spectacle affligeant  
pour l'humanité, quand on cal-  
cule que d'un même nombre de  
personnes, il en meurt à Lon-  
dres, dans 50 ans, 375000 de  
plus qu'à la campagne !

Le libertinage & la débauche  
diminuent la population d'un  
Pays par différentes causes. La  
charrue est privée de bien des  
bras, quand des milliers de per-  
sonnes, de l'un & de l'autre sexe,  
courent des villages aux villes  
pour y vivre dans la mollesse, &  
s'engagent dans des services qui  
les empêchent de se marier, ou  
après lesquels ils ne sont plus



propres aux ouvrages de la campagne. De plus , on apprend beaucoup d'arts inutiles & frivoles , dont l'Italie nous fournit tant de modèles. Tout cela nuit à l'agriculture , renchérit les vi-  
vres , augmente trop les besoins de la vie humaine , & rend plus couteux l'entretien d'une famille. De-là vient qu'un neu-  
vième des enfans qui naissent an-  
nuellement à Paris , doit être  
nourri à l'hôpital. Ces considé-  
rations font encore que l'on  
préfère un célibat voluptueux à  
un mariage plein de soucis ; &  
l'Etat est ainsi privé de beaucoup  
de citoyens.

Mais pour ne point chercher

trop loin les preuves des inconveniens de la dissolution & de la débauche , j'en vais citer de moins éloignées , & de plus apparentes. Personne ne niera que les excès défordonnés de la jeunesse & des gens mariés , ne soient toujours liés avec la débauche & la dissolution. Mahomet Effendi , le dernier Ambassadeur Turc en France , dit :  
» Nous autres Turcs , nous sommes  
» mes de grands fols , quand  
» nous nous comparons avec  
» vous autres Chrétiens. Chez  
» nous , chacun entretient son  
» ferrail à grand frais ; vous autres , vous vous en épargnez  
» la dépense & le soin : votre  
» ferrail



» ferrail est dans les maisons de  
» vos amis. Mais que penseroit  
» un Turc aussi honnête, s'il  
» voyoit, dans la ville du Vicaire  
» de Jesus-Christ, des lieux de  
» débauche, autorisés à Naples,  
» environ dix-huit cens filles pu-  
» bliques (*donne libere*), &  
» d'autres villes remplies de mau-  
» vais lieux ? » Cependant cela  
n'est toléré que pour mettre les  
honnêtes-femmes à l'abri des  
violences & des brutalités des dé-  
bauchés, & pour empêcher de  
plus grands désordres. Quelle  
corruption, si ces désordres ne  
sont que de moindres maux !  
Mais, tout ce que j'ai dit jus-  
qu'ici, s'appelle communément  
*galanterie.*

H

---

*De leur Constitution.*

COMME les peuples policés ne sont point élevés aussi durement que les autres, que leur nourriture est plus variée & plus délicate, & que leur corps n'est pas aussi endurci aux incommodités des saisons; on ne voit point dans leur constitution ces forces corporelles, ni cette santé vigoureuse qu'ont les peuples non-policés; mais ils ont trouvé différens moyens de suppléer à ces avantages. Au lieu de cavernes & de branches entrelassées, ils ont des habitations spacieuses & bien ordonnées. Au lieu de se



couvrir de peaux de chiens marins & de brebis , ils sçavent s'habiller d'une maniere plus diversifiée & plus commode. S'ils n'ont pas la force naturelle & la vigueur des bras , ils ont inventé différens instrumens ingénieux , au moyen desquels , quoiqu'ils ne soient pas capables de se mesurer avec les tygres & les ours , comme les peuples non-policés , ils peuvent néanmoins les enchaîner. Au lieu du sang de cheval , ils ont trouvé des médecines plus analogues aux maladies , & ce n'est plus en assommant qu'ils cherchent à guérir.

De même que les traits du visage des peuples policés de-

viennent beaucoup plus fins & plus agréables , de même tout leur corps devient généralement plus propre aux arts & aux métiers. Leurs sens , tels que l'odorat & le toucher, par exemple , se perfectionnent , en quelque sorte, par la multiplicité d'objets , de moyens & d'occasions. Que l'on considère l'innombrable quantité de mets qui s'offrent à leur goût , les riantes perspectives , & les autres agrémens dont la nature embellie charme nos yeux , &c.

Mais qu'aux avantages l'on oppose les désavantages. Quel triste changement de scène ! L'aisance même que nous nous sommes procurée , nous expose à bien



des maux. Une funeste expérience nous apprend qu'il nous est survenu d'autant plus d'infirmités & de maladies, que notre éducation est devenue plus efféminée, & que notre corps a été plus sensible & plus livré à la mollesse. Un air tant soit peu rude, une nourriture grossière, le moindre échauffement, sont capables de nous mettre sur le grabat. Très-souvent nous apportons en naissant le germe des maladies contre lesquelles nous avons à nous précautionner pendant le court espace de notre vie ; & nous sommes les malheureuses victimes des désordres de nos pères. Aussi, combien ne voyons-

174 ORIGINE ET PROGRES  
nous pas de vieillards décrépits à  
l'âge de vingt ans ? combien  
d'hommes qui ne sont que des  
spectres ambulans ?

La multiplicité des mœurs nui-  
sibles , étrangers , contraires à  
notre nature & à notre santé ,  
les différens mélanges de ces  
mœurs , les supercheres des mar-  
chands , notre appetit gâté &  
avide , nos besoins nombreux ,  
nos excès , dans l'oïveté , dans le  
travail , beaucoup de professions  
& de métiers dangereux & con-  
traires à la santé , les préjugés  
dans l'habillement , l'inquié-  
tude de notre caractère , & la  
fougue de nos passions ; toutes  
ces circonstances , & une infi-



nité d'autres qui sont communément liées à la vie policée , sinon nécessairement , au-moins accidentellement , empoisonnent notre vie par leurs pernicioeux effets , & nous mènent plus promptement au tombeau. Le plus souvent nous devons nous estimer assez heureux , quand le poison qui nous mine insensiblement nous conduit à la mort , sans avoir commencé notre vie par la douleur. On connoît peu de maladies chez les nations non-policées ; mais , chez nous , l'on n'entend parler que d'apoplexies , de dysenteries , d'hydropisies , de consommation , de mélancolie , de goutte sciatique , de lèpre ,

176 ORIGINE ET PROGRES  
de petite-vérole , de maladies vé-  
nériennes , de fièvres chaudes &  
de fièvres froides , d'éthisie , de  
convulsions & de mal caduc. Les  
peuples non - policés change-  
roient-ils de condition avec nous,  
quand même nous leur donne-  
rions toute notre pharmacie &  
notre médecine ?

---

## SECONDE SECTION.

### CÔTÉ MORAL DE CES PEUPLES.

*Leur bon naturel.*

QUAND on considère la di-  
versité des arts & des sciences ,  
& le degré de perfection qu'ils  
ont acquis par le laps du tems ,  
& principalement par l'expérien-



ce & la réflexion des hommes; quand on considère, dis-je, cet état, en comparaison de celui des peuples non-policés & ignorans, on n'imagineroit pas que les hommes policés & les hommes non-policés, fussent d'une même nature, & pétris du même limon. Aussi ne suis-je point étonné que beaucoup de nos inventions aient été regardées, par les peuples non-policés, comme des inventions des Dieux, ou comme l'effet de la magie. Les Mexicains mêmes, quand ils entendirent le bruit de nos canons, & virent nos vaisseaux d'une grosseur énorme, crurent que les Dieux étoient descendus sur la terre avec leur

tonnerre , & que c'étoient des villes flottantes qu'ils voyoient sur la mer. Ce fut par la même raison que les Moscovites voyant une montre pour la première fois, s'imaginèrent que le diable y étoit renfermé , & la dirigeoit ; & dans cette pensée , ils la jetterent à terre , & la foulèrent aux pieds.

Combien des bagatelles , qui servent chez nous à amuser les petits enfans , ne causent-elles pas d'étonnement aux peuples non-policés , l'art de construire , tant sur terre que sur mer , les autres différens arts & métiers, qui ont rapport à nos bâtimens , à nos habits , à notre nourriture,



& à nos plaisirs, la forge, la menuiserie, la ferrurerie, la tisseranderie, la teinturerie, l'art de travailler les différens métaux, l'imprimerie, la peinture, la sculpture, la musique, & à l'égard des sciences, la chronologie, la politique, la morale, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la médecine, la physique, le Droit, la théologie, &c ! Quels noms étranges pour l'oreille d'un Iroquois ! & quels noms ordinaires pour celles d'un artiste Européen, d'un citoyen, d'un sçavant & d'un érudit ! Que l'on se rappelle ici Thucidide, Tacite, Cicéron, Montesquieu, Guicciardin, Léibnitz, Newton,

80 ORIGINE ET PROGRES  
Euler, Kestner, Kraft, Voltaire, Hume, &c. Mais l'esprit ne se montrera pas seulement dans le cabinet d'un sçavant, ou dans l'atelier d'un artiste; il se manifestera par tout, il se fera voir dans l'éducation, dans le commerce, dans la maniere de vivre, dans l'habillement, dans les meubles; & pendant que dans la vie privée il procure tant d'avantages & de commodités, il influe aussi sur la vie générale. L'Etat deviendra aussi plus puissant, plus brillant, & plus riche; & si Charles VIII, dit M. Hume, pouvoit, en cas de nécessité, mettre sur pied vingt-mille hommes, LOUIS XI V.



pourra en mettre quatre cens. Notre esprit s'est donc étendu à tous égards dans la vie policée, nos idées se sont étendues, nos vues ont acquis plus de finesse & de perfection. C'est ce qui fait que nous pouvons nous procurer tant d'aisance, tant d'avantages, tant de plaisirs. Mais à mesure que notre esprit se développe, notre cœur se développe aussi; & dans ce tems où l'on apperçoit les différens rapports des choses, où tout est occasion & matiere au vice, où presque chaque action est une vertu ou un crime, on peut dire qu'on trouve des vertus & des mœurs réelles; & c'est ce qu'on voit parmi nous.

## 182 ORIGINE ET PROGRES

On est tendrement affecté, à l'aspect du bonheur ou de l'infortune d'un ami, d'une connoissance, & en général de son prochain. On remarque un amour respectueux pour ceux qui nous ont donné la vie, qui nous ont élevés & instruits. De-là cette reconnoissance que nous avons pour nos bienfaiteurs, le desir d'aider ceux qui sont dans la nécessité & dans le besoin, & de se montrer complaisant & serviable envers tous; de-là, cette douceur, cette délicatesse dans les mœurs & dans la société, la fermeté dans le malheur, la modération dans la prospérité, l'humanité & l'honnêteté des procé-



dés, même dans la guerre & dans l'usage de ses instrumens meurtriers. Tels sont les avantages de la vie policée. C'est depuis cette époque qu'un Empereur, ayant laissé passer un jour sans le marquer par ses bienfaits, s'écria avec douleur : *Amici, perdidimus diem*. C'est depuis ce tems-là qu'on a vu des Trajans, des Antonins, des Marcs-Aurèles, &c.

On voit un Périclès mourant, moins flatté de toutes ses grandes qualités, de son bonheur, de ses conquêtes, de ses victoires, de l'éclat d'un long gouvernement, & de ses nouveaux trophées, que du plaisir généreux de

184 ORIGINE ET PROGRES

pouvoir se dire à lui-même , que jamais Athénien n'a porté le deuil par sa faute.

On voit un Epaminondas ne regretter ni son sang ni sa vie , dès qu'il apprend que la victoire s'est déclarée pour sa patrie. Un Socrate injustement condamné à avaler de la ciguë , sans que la tranquillité de son âme en souffre la moindre altération. Enfin un Charbonnier , qui laisse par testament 109000 liv. sterlings aux pauvres ( 1 ).

---

( 1 ) Il s'appelloit Laraviglia , & il fit cette action mémorable à Milan.





*Leur mauvais côté.*

C E n'est pas seulement à notre avantage , mais c'est encore à notre préjudice que notre esprit & notre cœur se sont développés.

Notre esprit nous a fait inventer mille moyens ingénieux & funestes , de nous nuire à nous-mêmes , & de sacrifier des familles , & le plus souvent des peuples entiers à nos vues ambitieuses. Nous nous sommes faits mille besoins inutiles & pernicieux , qui nous rendent pauvres , inquiets , & le plus souvent cruels , tant qu'ils ne sont point satisfaits , & qui , l'étant , ne servent qu'à

faire de nous des esclaves malheureux & insatiables. Notre imagination, trop active & trop ardente, nous représente mille maux qui, pour être chimériques & exagérés, ne nous en affectent pas moins d'une manière sensible. Ce que l'homme devroit avoir de plus sacré, la Religion même, a ses Tartufes, à qui le masque, dont ils se couvrent, assure toujours beaucoup de vénération. En général, nous sommes aussi ingénieux à nous tourmenter, & à tourmenter les autres, que nous le sommes à nous procurer nos aïssances. Notre cœur est inquiet, nous sommes agités successivement de différentes pas-



fions , & nous sommes les propres bourreaux de notre tranquillité. Tantôt une mélancholie sombre se répand sur nos esprits, tantôt notre bile s'échauffe, tantôt le desir de la vengeance s'allume en nous , tantôt l'envie nous ronge, &c. L'expérience nous apprend que ce ne sont pas là de pures déclamations. Dicéarque, célèbre Macédonien, voulant faire la sa tyre du genre humain, éleva deux autels , l'un à l'Injustice, l'autre à l'Impiété.

Richelieu disoit qu'il ne lui falloit que deux mots pour faire pendre un homme dans toutes les formes : langage aussi horrible que remarquable dans la bouche

d'un pareil Ministre. La barbarie de l'Inquisition nous prouve la possibilité & la réalité de cette science terrible.

Il y a à peu près trente ans qu'il se trouvoit à Naples une empoisonneuse célèbre, appelée Tophana, d'où est venu le nom d'eau tophanique, & qui, du tems de Keyflers, en 1736, étoit dans une prison où beaucoup d'étrangers alloient la voir par curiosité. Elle s'étoit réfugiée dans un asyle sacré; & pour cette raison, l'on n'avoit ni voulu ni pu la punir de mort, quoiqu'elle eût fait mourir plusieurs centaines de personnes. Elle avoit sur-tout distribué de



son eau aux femmes qui avoient des maris qu'elles n'aimoient pas, & cela gratuitement, comme par charité.

La peste, dit Nani, (*Histoire de Venise*) ravageoit des Provinces entieres en Italie, & surtout le Milanois, où la méchanceté des hommes fournissoit, pour ainsi dire, des armes au Ciel en courroux. Il s'y trouvoit une troupe de monstres à figure humaine, Espagnols & Italiens, qui avoient inventé un nouveau genre de poison, & qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, cherchoient à anéantir par un nouveau fléau, l'espèce humaine.

Ce poison étoit une liqueur dans laquelle entroient différens ingrédients mortels ; qui par le seul attouchement caufoient la mort. Ce qu'il y avoit de plus affreux , c'est qu'on la répandoit presque dans toutes les rues & les églises.

Dans le tems qui s'écoula entre la premiere & la derniere Guerre Punique , le poison étoit si commun à Rome , qu'en moins d'un an un Préteur punit , dans une contrée d'Italie , plus de trois mille personnes pour ce crime. Mais, sans nous arrêter aux empoisonneurs , combien ne se trouve-t-il pas d'autres criminels en différens genres , chez les peu-



ples policés ! Les menteurs , les fourbes , les perfides , les ingrats , les gens bas & serviles , les envieux , les parjures , les faux-monnoyeurs , les avares , les ivrognes , les calomniateurs , les dissipateurs , les débauchés , les faiseurs de libelles , les hommes sanguinaires , les traîtres à leur patrie , les hypocrites , les bandits , les incestueux , les meurtriers de leurs enfans , de leurs peres , de leurs Rois , sont sans nombre. Quand nous considérons par le bon & le mauvais côté , le caractère moral des peuples policés , nous voyons de grandes vertus & de grands vices , de bonnes & de mauvaises actions , une Saint-

Barthelemi, des Vêpres Siciliennes, une Inquisition & une Réforme, un Alexandre VI. & un Benoît XIV., un Néron & un Antonin, un Machiavel & un Anti-Machiavel, un Socrate & un Cartouche.

*Notre menton ne porte plus sa barbe, comme dans l'ancien tems : & notre ame n'a plus sa franchise.*

Il n'est pas aisé de décider si les peuples policés sont pour la plupart, ou en général, plus heureux que les autres. Un Carnéades peut prouver l'un aujourd'hui, & l'autre demain. Mais on remarque que la Providence a observé une certaine égalité



égalité dans la destinée des peuples ; sans cela , les uns semblent jouir d'un bonheur exclusif , & les autres destinés à être pour toujours , ou du moins pour long-tems , en bute au malheur. La nature humaine , sujette au changement , & douée de la perfectibilité , paroît être réellement destinée aux différentes révolutions que doivent éprouver les peuples , quant à leur état primitif. Le mieux est de n'être ni Rousseau , ni Alphonse , & d'aimer les roses , quoiqu'environnées d'épines.



---

---

TROISIEME SECTION.POINT-DE-VUE POLITIQUE  
DE CES PEUPLES.*De l'intérieur d'un Etat.*

DANS la vie policée, les hommes cessent d'être égaux & livrés à eux-mêmes. On y voit des loix, des tribunaux de justice, des dignités, des récompenses, des titres distinctifs, de la noblesse, des prisons, des galères, des potences, des roues, & des bourreaux. Quand on impose des loix aux hommes, faut-il être un Dracon ou un Solon ? Le Roi Philosophe nous dit sur ce point :



» qu'il faudroit être un myfan-  
» trope sauvage , pour penser  
» que tous les hommes sont des  
» diables acharnés à se détruire  
» les uns les autres ; & qu'il fe-  
» roit de la derniere imbécillité  
» de croire que tous les hommes  
» sont des Anges , & qu'en con-  
» séquence , on doit leur laisser  
» une pleine liberté ». Mais si  
l'on croit qu'ils ne sont ni tout-à-  
fait bons , ni tout-à-fait mauvais ;  
si l'on récompense les bonnes ac-  
tions au-delà de leur valeur ; si  
l'on punit les mauvaises avec  
moins de sévérité qu'elles n'en  
méritent ; si l'humanité , nous  
parlant pour tous les hommes ,  
nous porte à avoir égard à leur

196 ORIGINE ET PROGRES  
foiblesse, c'est penser & agir en  
homme raisonnable. ( 1 ) La  
diversité d'intérêt, la popula-  
tion, l'agrément & la contagion  
du vice, la différence des esprits,  
les constitutions des familles &  
des Etats, le devoir des citoyens  
envers les Magistrats, & celui des  
Magistrats envers les Citoyens,  
la Religion; tout cela a donné  
naissance aux Loix civiles, poli-  
tiques & ecclésiastiques. Les loix  
embrassent tout parmi les peuples  
policés. Il leur est même impos-  
sible, comme le dit un Ecrivain,  
de s'égorger les uns les autres,  
sans ordre, sans loix, & sans

---

( 1 ) Traité des Loix.



une idée de justice & d'honneur. La guerre a ses loix aussi bien que la paix ; les duels & les combats d'Athletes & de Gladiateurs en ont aussi de fixes & de déterminées. Nous sommes redevables à M. de Montesquieu des idées claires que nous avons sur les Loix d'un Etat , & son livre est le plus beau présent qu'il ait pu faire au genre humain.

Où il y a des loix , il faut qu'il y ait aussi des tribunaux : car que serviroit qu'elles fussent rédigées dans un Code , si la Puissance législative n'en assuroit l'exécution ?

Les Gouvernemens se divisent en Républicains , en Aristocra-

198 ORIGINE ET PROGRES  
tiques , en Démocratiques , en  
Monarchiques , ( parmi lesquels  
on peut comprendre les Despo-  
tiques ) & en Mixtes.

---

*De la Démocratie.*

**L**E Gouvernement démocrati-  
que , où l'autorité suprême rési-  
de entre les mains du peuple , se  
trouve principalement dans ces  
tems où les mœurs sont encore  
simples & modérées , où l'on ai-  
me la Patrie , où le bien général  
l'emporte sur le bien particulier ,  
où il règne une certaine égalité  
de pouvoir , où l'Etat & la Bour-  
geoisie ne sont ni trop considé-  
rables ni trop nombreux. Alors



cette espèce de Gouvernement est d'autant plus utile à la nature humaine , qu'elle détruit moins l'égalité naturelle : & comme le peuple est le maître , il se trouve moins exposé à l'oppression , aux impositions arbitraires , & à la tyrannie.

Le caractère & les mœurs simples des Grisons , sont parfaitement favorables aux Gouvernements démocratique. Si l'on va plus loin , & qu'on passe en Italie ; on sera convaincu que des villes qui ne respirent que la volupté , ne sçauroient adopter cette forme de gouvernement.

Les Etats Démocratiques sont , par leur nature , exposés à de

200 ORIGINE ET PROGRES  
grandes révolutions. Le peuple  
est toujours inconstant & léger.  
Il a souvent , comme dit M. de  
Montesquieu , trop , ou trop peu  
d'activité. Souvent il détruit tout  
avec cent mille bras , & souvent ,  
avec cent mille pieds , il ne va  
pas plus vîte qu'une tortue. Com-  
me la plus grande partie en est  
brute & ignorante , il ne faut  
que lui mettre un frein , quand  
on veut le conduire à son gré.  
Que ne firent point , à Athènes ,  
les Démagogues , dans les as-  
semblées presque toujours tumultueuses de cette ville !

Il est vrai que la forme du  
Gouvernement Anglois , qui est  
tout-à-la-fois démocratique , aris-



ocratique & monarchique , a remédié à cet inconvénient , par le moyen des Représentans du peuple ; parce que , de cette maniere , on peut considérer les événemens avec plus de sang-froid & de tranquillité ; mais le peuple sçait toujours que c'est lui qu'on représente. N'a-t-il pas fallu sacrifier le malheureux Amiral Bing à sa fureur ?

Les Etats Démocratiques sont toujours exposés au danger de voir un citoyen s'élever au-dessus des autres & détruire la liberté. Un ambitieux systématique peut aisément en imposer à une populace aveugle , par des flatteries , par des bienfaits , & par des dif-

tributions de terres ou de bleds , par des présens secrets , par des spectacles , par l'abolition des impôts , sans nul égard à leur nécessité , ou de quelque autre maniere. Avec quel enthousiasme le peuple , séduit par d'indignes artifices , n'alloit-il pas fléchir sous le joug de Marius & de César ? Ces inconvéniens sont difficiles à éviter. L'Ostracisme , le Pétalisme , les délations secretes , l'exil , sont souvent des remèdes plus dangereux que les maux même , & deviennent l'odieux instrument des envieux & des méchans. On connoit assez la haine aveugle & sans fondement d'un misérable Payfan



pour le surnom de Juste. (1)

» Je suis », dit Charinides, comme le rapporte Xénophon, dans son banquet des Philosophes,  
» Je suis maintenant dans ma  
» pauvreté beaucoup plus heureux que je ne l'étois dans le  
» sein de l'opulence. Autrefois  
» j'étois obligé de flatter les  
» pions & les sycophantes, qui  
» ne manquoient jamais de tirer  
» de moi quelque salaire; mais  
» aujourd'hui que je suis pauvre,  
» je me suis donné un air ménaçant & rébarbatif. Les riches  
» me craignent, me caressent,  
» & me respectent ». Les fré-

---

(1) Vie d'Aristide.

204 ORIGINE ET PROGRES  
quens changemens de Magif-  
trats , toujours néceffaires pour  
que la trop longue durée des  
emplois ne leur donne pas trop  
d'autorité , ouvrent fouvent le  
chemin des honneurs à des per-  
sonnes qui font absolument in-  
capables de conduire les affaires.  
Lyfandre l'apprit aux Athéniens.

Quand la dissolution & la dé-  
bauche règnent dans un Etat dé-  
mocratique , on peut juger qu'il  
approche de fa fin. Les Baccana-  
les & le luxe afiatique produi-  
sirent cet effet dans Rome. Il en  
fut de même d'Athènes , lors-  
qu'elle employa fon tems & fes  
biens en fpectacles. Dans les  
autres formes de Gouvernement,



on peut mettre un frein à la licence du peuple , par le moyen des loix & d'une autorité supérieure , parce qu'il est sujet ; mais dans une Démocratie , où le Peuple est lui-même Souverain & Législateur , cela n'est pas praticable.

---

*De l'Aristocratie.*

LE Gouvernement aristocratique est celui où une partie des Citoyens est dépositaire du pouvoir suprême.

Parmi les peuples véritablement policés , nous en voyons principalement deux , qui ont adopté cette forme de gouver-

206 ORIGINE ET PROGRES  
nement, Venise & la Pologne.  
A Venise, la Noblesse a toute  
l'autorité, & un Noble, considéré  
comme individu, n'en a point  
d'autre que celle qu'il reçoit du  
Corps entier. Mais en Pologne,  
la constitution de l'Etat est très-  
irrégulière, en ce que chaque  
Noble a, en vertu de son fief,  
une autorité particulière sur ses  
vassaux, & que le Corps n'a d'au-  
tre pouvoir que celui qu'il reçoit  
du concours de tous les mem-  
bres. Quant à Venise, il est fa-  
cile d'y rétablir l'ordre & la tran-  
quillité, parce qu'aucun mem-  
bre de la Noblesse n'a par lui-mê-  
me assez d'autorité pour pouvoir  
faire plier les loix, à sa volonté.



Pour la Pologne, elle tombera plutôt dans l'Anarchie, parce que, chaque membre ayant une trop grande autorité, on pourra facilement, & sans crainte des loix, y être injuste & ambitieux. Les armées seront les interpretes des Loix, & les Généraux, les Solons.

» Notre République, dit un  
» noble Vénitien, est comme  
» un Ciel où tous les astres peu-  
» vent avoir différentes influen-  
» ces, suivant les différens points  
» où ils sont placés, & suivant  
» leurs divers mouvemens. Sou-  
» vent ils brillent de leur propre  
» lumière, souvent ils la com-  
» muniquent aux autres, sou-

» vent ils l'empruntent, & quel-  
» quefois ils s'éclipsent tout-à-  
» fait ». Voilà, sans doute, un  
beau tableau des membres d'une  
Aristocratie.

Les Gouvernemens Aristocratiques n'ont pas moins à craindre de la part du peuple, que de celle des membres dont ils sont composés.

Le peuple obéit moins volontiers dans les Aristocraties, que dans les Monarchies, quand il est ou esclave comme les Ilotes, ou opprimé comme les Polonois. Dans une Monarchie, celui qui gouverne est seul élevé au-dessus des autres, &, comme Saül, plus grand que le peuple, de



toute la tête. Toute la pompe , toute la considération & le pouvoir suprême , se réunissent en sa personne. La pompe, qui l'environne , en impose beaucoup au peuple. Il ne regarde pas son Roi comme un homme ordinaire ; il s'étonne de ses moindres actions. Ce préjugé , souvent utile dans la Monarchie , n'a pas lieu dans l'Aristocratie. La Puissance suprême ne réside point dans la personne d'un seul. Le peuple qui la voit partagée , en est moins ébloui. De plus , parmi les sujets, il s'en trouve beaucoup , qui , par la considération que leur donnent les richesses , aussi bien que les qualités de

210 ORIGINE ET PROGRÈS  
l'esprit & du cœur, sont égaux,  
ou même supérieurs à la plupart  
de ceux qui ont en main les rê-  
nes du Gouvernement. Aussi l'or-  
gueil naturel à l'homme, ne  
permet-il, en ce cas, qu'une  
obéissance forcée. Un homme  
opulent trouve qu'il est humili-  
ant de respecter ces sortes de  
gens, comme les arbitres de son  
fort; & il ne peut supporter  
d'être esclave de leurs volontés  
& de leurs caprices. Le Peuple  
Romain se retire sur la monta-  
gne, quand il est trop opprimé par  
le Sénat. *Plutôt mourir que  
d'obéir aux Génois.* C'est la  
devise des Corfes.

Les Aristocraties ont besoin



de beaucoup de prévoyance & de circonspection. Il faut, ou y gagner le cœur des sujets par une administration douce & sage, ou les retenir par la crainte. Venise nous en offre un exemple bien frappant. La sagesse admirable, & la fermeté qu'elle a fait paroître dans les guerres les plus sanglantes, telles que celle de Candie; sa justice dans la répartition des impôts, dont personne n'est dispensé dans les tems difficiles, l'honneur \* qu'elle fait de tems-en-tems à des Bour-

---

\* Pendant la guerre de Candie, on vendit la Noblesse à 70 familles, ce qui procura huit millions à l'Etat.

212 ORIGINE ET PROGRES  
geois illustres , de les placer dans  
la classe des Sénateurs ; la confi-  
dération qu'elle accorde aux Ci-  
toyens , &c , tout cela doit ren-  
dre son gouvernement très-sup-  
portable. D'un autre côté , la  
sage administration des affaires de  
l'Etat , les Soldats & les senti-  
nelles distribués en différens en-  
droits & à-propos ; la Cour de  
justice composée de quarante  
personnes pour veiller sur le peu-  
ple , les troubles arrêtés dès leur  
naissance , des punitions justes &  
promptes , tout cela , dis-je ,  
doit être un frein puissant pour le  
peuple , & un moyen efficace  
d'assurer la tranquillité publique.  
C'est toute autre chose en Po-



logne : le peuple n'y est composé que d'esclaves , que l'on regarde comme un mobilier , & dont la vie n'est pas mise à plus haut prix que celle des bêtes. En est-il de même en Asie ?

D'un autre côté , les Aristocraties ont à se défier de ceux qui sont à la tête des affaires : on y doit craindre l'effet des richesses , & de la considération , les artifices de l'ambition & de la ruse. C'est pourquoi il doit y avoir des loix sévères pour chercher , autant qu'il est possible , à entretenir l'égalité. Il faut qu'il y ait une Inquisition politique , ou un Tribunal composé de dix Juges , qui ayent les mains libres ,

214 ORIGINE ET PROGRES  
de prompts expédiens, une inspection & un pouvoir général sur tous les membres. Il faut qu'il y ait des délateurs secrets, comme les *têtes de lion* dans la place de S. Marc à Venise, des Juges pour les mœurs, des punitions promptes, & d'autres moyens efficaces, pour prévenir les complots & les conjurations. Mais, si le plus grand nombre se réunissoit pour abolir ces loix, & donner à ceux qui gouvernent une autorité moins étendue, l'Aristocratie tendroit à sa fin. Les Vénitiens s'en sont apperçus plus d'une fois.





---

*Des Républiques en général.*

LE sort des Républiques est extrêmement à plaindre, quand elles arrivent au fatal moment où un ambitieux parvient à se rendre le maître, par ruse, par tromperie, ou par autorité; & cette époque est communément celle de leur entière destruction.

L'Histoire de toutes les anciennes Républiques, nous apprend que la liberté dégénere enfin en une licence effrenée qui donne naissance à la tyrannie. Quand celui qui s'érigerait en Souverain, ne serait pas, par caractère, enclin à la cruauté, il serait obligé

pour son propre intérêt & pour sa sûreté personnelle, d'employer des moyens cruels & violens. Comme il sçait quel droit l'a élevé au-dessus des autres, que les opprimés sont mal intentionnés pour lui, & que souvent la liberté expirante essaie un dernier effort pour secouer le joug; la crainte & les soupçons en feront aisément un Tybere ou un Denis. Il se fera donc environner de soldats, qu'il gagnera à force d'argent & de bonnes manieres, par ruses, par tromperies: & sous le prétexte spécieux des loix, il opprimerà, éloignera de leur pays, ou fera mourir ceux dont les richesses, la considéra-  
tion



tion & les talens lui seront suspects. Il entretiendra des espions & des délateurs secrets ; il attachera un certain nombre de personnes à son sort , & fera dépendre leur sûreté de la sienne. Il exercera de tems en tems des actes de bienveillance, de bonté. Il trompera la populace , comme dit Machiavel , par une apparence de générosité , &c. Cette méthode tyrannique paroît aux usurpateurs la plus sûre , quoiqu'elle soit la plus dangereuse , & que le glaive , qui doit faire périr les tyrans , soit toujours suspendu sur leur tête & ne tienne qu'à un cheveu. Cependant le poignard de Brutus , le sang

de César , les conjurations tramées sous Auguste , montrent clairement que les marques de douceur ne sont pas toujours les plus sûrs moyens dans de pareilles circonstances ; il vaudroit mieux que les Républiques s'érigéassent d'elles-mêmes en Monarchies : car il est inutile d'immoler un César , s'il faut devenir la victime d'un Antoine & d'un Octave ; & Rome a eu plus de tyrans , après la mort de César , qu'elle ne porta de coups à cet Empereur. Les Républiques sont bien moins en état de supporter la liberté que le joug ; les troubles civils , les guerres sanglantes , & l'Anarchie , sont



des fléaux qui causent des maux bien plus funestes que le pouvoir arbitraire d'un Prince.

---

*De la Monarchie.*

DANS les Monarchies , le pouvoir suprême réside dans les mains d'un seul. Il est absolu , comme en Prusse , en Russie , en Dannemark & en Sardaigne , ou modéré , comme en France.

Il faut reléguer en Asie le Despotisme , tel qu'on le définit ordinairement.

Le changement des mœurs exige souvent des loix & un gouvernement plus sévères. C'est , par exemple , un frein salutaire

pour le peuple , quand la dissolution & la débauche , les dissensions , le dérèglement des mœurs , le rendent indigne & incapable de jouir de la liberté. C'est alors enfin qu'il faut des maisons de force & des galeres.

Le Prince , ou , en sa place , le premier Ministre , est la premiere personne de l'Etat , dans une Monarchie. Ils font tous deux le bonheur ou le malheur du Royaume.

Le Prince produit l'un ou l'autre de ces effets , par son caractère moral , par la force de son esprit , & selon qu'il est un Auguste ou un Tibere , un Héliogabale ou un Trajan , le Pere



ou le Tyran du Peuple. Un Monarque qui veille au bien de ses sujets , peut , par lui-même , ou par un Ministre sage & éclairé , les rendre plus heureux , & en beaucoup moins de tems , que s'ils étoient soumis au Gouvernement Républicain. Considérons un Etat qui fleurit depuis plus d'un siècle , sous différens Monarques , qui se gouverne sur des maximes excellentes & invariables , & qui , en cela , n'a pas beaucoup de semblables ; Considérons , dis-je , le Danemark , comme Roger nous le peint ; & rappelions-nous la situation où il se trouvoit , avant d'être érigé en Monarchie. Ce-

pendant ce que le Roi de Prusse avance au sujet des Monarchies , est communément vrai. Il dit qu'à un Prince ambitieux , succède toujours un Prince fainéant , à celui-ci un dévot , au dévot un guerrier , & à ce dernier un voluptueux. On ne sauroit disconvenir qu'un mauvais Gouvernement ne puisse rendre un Peuple malheureux , pendant un siècle entier. Si l'on en demandoit des preuves , ce que je ne crois pas , l'Histoire en fourniroit un grand nombre.

Le premier Ministre , dit M. Swift , est une créature qui desire passionnément l'autorité , les richesses & les honneurs. Il a la



faculté de tout dire , excepté ce qu'il pense. Quand il dit une vérité , il a dessein qu'on la prenne pour un mensonge ; & lorsqu'il dit un mensonge , il souhaite qu'on le prenne pour une vérité. Ceux qu'il déchire le plus en leur absence , peuvent être assurés qu'il leur accordera bientôt quelque grace. Mais dès qu'il vous loue en face , ou publiquement , comptez que vous serez bientôt disgracié. Tout est perdu , quand vous obtenez de lui une promesse , & qu'il la confirme par un ferment. Son Palais est une école , où l'on est exercé pour bien remplir différens états. Les Pages , les Laquais , & même les

Suiffes , deviennent , à l'imitation de leur maître , des Ministres dans leur petit cercle , & apprennent , en peu de tems , à être insolents , à mentir , & à se laisser corrompre. En conséquence , ils se forment une petite cour , & reçoivent les hommages des gens du premier rang , &c.

Il seroit faux & injuste de donner comme générale , cette peinture que je fais ici avec des couleurs si vives & si noires : car , s'il est vrai qu'il y a des Séjans & des Tygellius , on voit aussi , grace au Ciel , des Sully , des Oxenstirn & des Pitt.

On doit regarder comme un avantage particulier aux Monar-



chies celui de pouvoir exécuter promptement & avec ordre, en tems de guerre, comme en tems de paix, tout ce qui a forcé les Républiques à créer, pour les imiter, des Doges, des Dictateurs & des Stathouders.

Hume dit avec raison de toutes ces formes de Gouvernement, qu'un Prince héréditaire, une Noblesse sans vassaux, & un Peuple qui donne sa voix par des Représentans, forment la meilleure Monarchie, & une Monarchie Aristocratique.



---

*Des Gouvernemens mixtes , &  
des différentes formes de Gouvernement , en général. ( 1 )*

Il y a encore d'autres formes de Gouvernement. Croiroit-on qu'on pût trouver dans les forêts de l'Allemagne les principes de celui d'Angleterre ? *De minoribus rebus Principes consultant , de majoribus omnes , ita tamen ut ea quorum penès plebem arbitrium est , apud Prin-*

---

( 1 ) Ce n'est point ici un Traité systématique ; une pareille entreprise n'appartient qu'à des Hume & à des Montesquieu. Ce sont de simples remarques faites sur cette matière.



*cipes prius pertractentur. ( 1 )*

Il y a des Gouvernemens qui tiennent de l'Aristocratie & de la Démocratie ; d'autres portent sur une autre base ; mais l'équilibre qui les soutient communément , n'est pas moins sujet à se perdre que le Physique à se déranger ; & il arrive des circonstances où l'autorité se trouve alternativement , & pendant un certain tems , entre les mains du Roi , des Grands , & du Peuple.

Chaque forme de Gouverne-

---

( 1 ) Les Chefs décident les affaires de peu d'importance. On réserve les autres à l'Assemblée générale , qui cependant n'a pas le droit d'en connoître , qu'e les n'aient été discutées par les Chefs. *Tacit. de Mor. Ger.*

228 ORIGINE ET PROGRES  
ment a ses avantages & ses désavantages. Les Suèdois ont eu beaucoup à souffrir de l'inflexible Charles , qui ne vouloit , disoit-il , que sa botte , pour les gouverner. Mais est-on réellement plus heureux , sous une domination plus modérée ? Quand les Anglois , pour conserver leur liberté , conduisent leur Roi sur l'échafaud ; un Cromwel sçait se servir de la Bible & de l'épée , pour donner de nouvelles chaînes à cette nation. En général , telle ou telle forme de Gouvernement peut être bonne pour un peuple , dans un tems , & nuisible dans un autre. Telles Loix peuvent être excellentes dans la



théorie , mais inutiles dans la pratique. Platon avec sa *République* , Thomas Morus avec son *Utopie* , Harrington avec son *Ocrane* , ont donné à leurs Etats une multitude de Loix & de beaux Réglemens ; mais connoissant le caractère véritable & constant des hommes , il me seroit plus aisé de trouver des Colonies pour les pays les plus sauvages, que pour les leurs. On ne doit pas croire que les hommes ne puissent être dirigés que par des ressorts artificiels. Une petite cause produit souvent les plus grands effets. Je suis , disoit Agathon , le premier de la Grèce ; car je gouverne Aspasia ,

Aspasie gouverne Périclès , Périclès gouverne Athènes , & Athènes gouverne la Grèce. De pareilles bagatelles font souvent plus que tous les Gouvernemens & toutes les Loix. Avec quelle vérité Oxenstirn n'écrivoit-il pas à son fils ! « Mon fils , ne sçais-tu pas combien peu de chose il faut pour gouverner le monde ? »





QUATRIEME SECTION.

DE LA DIFFÉRENCE ENTRE NOS  
ETATS ET CEUX D'ASIE  
ET D'AFFRIQUE.

*Des Arts & des Sciences.*

Si l'on considère les Loix, les Arts, & les Sciences, ou les mœurs & les Gouvernemens de l'Afrique & de l'Asie, (excepté la Chine, dont nous avons déjà parlé) on verra une grande différence entre l'Europe & ces deux parties du monde. Autant l'Asie gagne à être considérée du côté physique, autant elle perd à être envisagée du côté moral.

Cependant on ne peut pas dire que ce qui constitue la vie policée en Europe, ne se trouve point du tout en Asie. On ne laisse pas d'y en découvrir le germe, quoique foible, imparfait, & mêlé de beaucoup de barbarie. La paresse ordinaire à la plupart de ces peuples, le manque d'émulation & d'Imprimerie, le danger que l'on court à avoir trop de mérite & de richesses, les préjugés en fait de Religion \*, l'influence du Gou-

---

\* Par exemple, peut on penser librement dans un pays où l'on dit: « Je » t'ordonne de croire, sous peine de » mort, que j'ai eu des entretiens secrets avec l'Ange Gabriel, ou je t'assomme. » La plupart des Indiens ne sont occupés qu'à labourer leur champ,



vernement , le goût des Asiati-  
ques pour les figures outrées, tou-  
tes ces choses , & d'autres sembla-  
bles , sont les vraies raisons pour  
lesquelles les Arts & les scien-  
ces ont presque toujours moins  
fleuri à Constantinople , à Ispa-  
han , à Siam , & à Maroc , qu'à  
Paris , à Londres & à Berlin.

L'Orient a eu , à la vérité ,  
un Al-Raschid & un Mamum ;  
mais , d'un autre côté , combien  
n'a-t-il pas eu d'Omars ?

---

à faire des cercueils , à cuire de la bri-  
que , à allumer , éteindre & couvrir le  
feu par respect pour cet élément. Quel  
obstacle aux progrès des Arts !



---

*Du Gouvernement despotique.*

SI l'on considere le pouvoir despotique, ou l'orgueil insupportable des Princes Asiatiques; on verra que l'Asie a eu plus d'un Xerxès. Quand un Roi du Pégu se qualifie d'ami & de parent de tous les Dieux du Ciel & de la Terre, de frere du Soleil, de proche parent de la Lune, & de Maître souverain du flux & du reflux de la Mer; quand un Roi de Perse prend le titre de Roi des Rois, de Maître du monde, d'Ombre du Tout-Puissant, & d'Administrateur du Ciel; fera.



t-on surpris que Xerxès , fier & insensé , ait voulu donner des loix aux montagnes , & châtier la Mer ?

Chaque Gouverneur de ville est obligé d'envoyer tous les ans , au Roi d'Arrakan , douze filles , âgées de douze ans. Quand elles arrivent à la Cour , on les expose à l'ardeur du Soleil , jusqu'à ce que la sueur perce leurs habits. Alors on porte ces habits au Roi , qui les flaire tous les uns après les autres , & choisit , pour son ferrail , les filles dont la sueur n'a pas une odeur forte. Est-ce là le devoir des Monarques , & le but de leur institution ? Au lieu de former les Princes Asiati-

236 ORIGINE ET PROGRES  
ques aux affaires du Gouverne-  
ment dès leur jeunesse , & de  
les instruire de la puissance , des  
produits , des revenus & des  
ressources de leur Empire , on les  
tient dans la plus profonde igno-  
rance , de crainte qu'ils ne veuil-  
lent monter plutôt sur le trône.  
Souvent même on les fait lan-  
guir dans les prisons ; aussi la  
plupart sont ils forcés , à leur  
avènement à l'Empire , d'aban-  
donner à leurs Visirs les rênes  
du Gouvernement , tandis qu'ils  
s'occupent sérieusement de leurs  
ferrails & de leurs femmes. Ils ne  
songent qu'à se livrer aux volup-  
tés qu'on s'étudie à multiplier , &  
à varier sous toutes les formes



imaginables , regardant la licence, & les excès honteux auxquels ils s'abandonnent , comme les prérogatives de leur haute naissance.

L'Orient est depuis long-tems la patrie du Despotisme. La servitude étoit déjà si grande chez les anciens Perses , que ceux même que le Roi faisoit fouetter publiquement , étoient accoutumés à le remercier de ce qu'il avoit daigné abaisser son attention jusqu'à eux. C'est ce qu'on voit encore de nos jours. Le Prince, ou son Visir, donne des ordres arbitraires ; & rien ne peut arrêter ses caprices qu'une opposition générale, ou la crainte

238 ORIGINE ET PROGRES  
d'une fédition. Mais qu'est-ce  
qu'un Sultan qui, sans la moindre  
apparence de justice, fait  
enfermer, ou mourir ses sujets ?  
C'est, dit M. de Voltaire, un  
voleur de grand chemin, que l'on  
appelle *VOTRE HAUTESSE*.

A Siam, on prodigue au Roi  
mille marques de respect, qui  
tiennent presque de l'adoration.  
Son Palais est regardé comme un  
lieu saint, & l'on examine jus-  
qu'à l'haleine de ceux qui veu-  
lent y entrer. Le Roi ne parle  
point, quand il commande; un  
Mandarin doit reconnoître ses  
volontés à certains signes mar-  
qués. C'est un crime que de par-  
ler au Roi, & même de pronon-



cer son nom. Les Courtisans ne paroissent jamais devant lui que dans une attitude rampante. La Garde est toujours attentive au moindre signal. On voit des milliers d'hommes tomber à genoux, lors même que le Prince ne se montre pas. Il suffit pour cela que, caché derrière une grille, il jette un regard sur la cour & sur les jardins. Le métier d'Espion est non-seulement autorisé par le Gouvernement, mais encore ordonné à tout le monde, sous peine de mort. Quand les accusations ne sont pas bien prouvées, on livre l'accusateur & l'accusé aux bêtes féroces, en présence du Prince, qui, dans l'incerti-

240 ORIGINE ET PROGRES  
tude , aime mieux condamner  
l'innocent & le coupable , que  
de laisser un crime impuni. Le  
respect pour les Princes est porté  
si loin , qu'on n'ose les faire mou-  
rir d'une maniere ordinaire. On  
les étouffe dans des draps d'écar-  
late ; & on les assomme avec des  
massues d'un bois précieux &  
odoriférant. Souvent , à Maroc ,  
le Prince n'a pas honte de faire  
les fonctions de Bourreau , & de  
se montrer en public , & même  
aux Ambassadeurs étrangers ; les  
mains encore teintes du sang de  
ses sujets.

En Perse , on paie de tems  
en tems au Roi l'intérêt de ses  
biens ; & on ne les possède que  
d'une maniere précaire. A



A ces traits , on reconnoît la vérité de ce que dit M. de Montesquieu , que la crainte est le ressort du Despotisme. On cherche à éblouir le peuple par un dehors pompeux , & à le convaincre que les Rois sont élevés au-dessus de l'humanité, & que les Sujets ne doivent respirer & jouir de leurs biens que sous leur bon plaisir. Je ne sçais s'il est plus heureux pour les Sujets, d'être dans cette persuasion , que de n'y être pas. Quand , par exemple , ils se révoltent contre un Schacnadir , ils doivent s'attendre aux plus rigoureux supplices. On les fait mourir de la manière la plus cruelle ; leurs têtes entas-

L

sées forment des pyramides ; ou , s'ils choisissent un autre Prince , semblables aux Grenouilles de la fable , ils voient une Grue succéder au Soliveau.

L'Orient est sujet à des révolutions beaucoup plus subites , & indépendamment des causes que nous en avons indiquées , le manque de forteresses n'y contribue pas peu.

---

### *Des Mœurs.*

À la langueur où se trouvent le plus souvent les arts & les sciences , les entraves que leur donne la superstition , la dureté du Gouvernement , ne préviennent pas



en faveur des mœurs de ces Peuples. Par exemple , l'esclavage dans lequel les Siamois sont élevés , abat leur courage , & les rend extraordinairement lâches. Ils sont froids , paresseux , modérés , désintéressés , plus par indolence que par vertu. Leur indifférence est incroyable , & tient de l'insensibilité. Ils sont peu susceptibles des sentimens d'admiration & de haine ; leur caractère est aussi tempéré que leur climat. Ils n'exercent pas plus leur corps que leur esprit. Rendons le tableau plus général. Nous pouvons dire des Nations dont nous parlons , que nous n'appercevons ni dans leur com-

merce , ni dans l'intérieur de leurs maisons, la douceur & l'affabilité qui marchent à la suite des arts & des sciences ; mais qu'au contraire, nous y voyons beaucoup de rudesse & de férocité. Etre renfermé dans des fers, est le seul plaisir qu'on y goûte.

Comme la noblesse ne s'y transmet point, que ceux même qui remplissent les premières places de l'Etat , sont souvent de la plus basse extraction , & qu'il n'est pas rare de voir le fils, ou le petit fils d'un grand Seigneur conduire la charrue ; on n'apperçoit ni constance ni délicatesse dans les mœurs , pas



même à la Cour , ni chez les personnes les plus considérables. L'incertitude de conserver sa place , y fait régner la méfiance & l'inquiétude. Comme l'on ne peut opposer au pouvoir despotique du Prince qu'une résistance des plus vigoureuses , les émeutes & les séditions y sont fort fréquentes ; & comme la mort ou l'expulsion d'un Prince , ou d'un Visir , fait souvent changer l'état des choses ; la Cour , aussi-bien que le Peuple , a souvent recours à cet expédient , qui , par cette raison , est devenu leur ressource ordinaire.

Les Souverains ont un grand nombre de femmes & d'enfans

246 ORIGINE ET PROGRES  
de différentes meres. De-là vient  
que l'Etat est continuellement  
exposé à des troubles , tant par  
l'ambition des Princes , que par  
les cabales des meres. Pour s'en  
garantir , on se trouve obligé de  
leur crever les yeux , comme en  
Perse ; de les étrangler , ou de  
les enfermer , comme en Tur-  
quie ; ou bien de leur donner ,  
comme aux Indes , des breuva-  
ges qui les rendent imbécilles.  
La Polygamie fait que l'on ap-  
perçoit dans les familles peu  
d'union ; les peres & les meres  
y ont communément droit de  
vie & de mort sur leurs enfans.  
La volonté & l'intérêt du Prince  
& de ses Ministres y tiennent



presque toujours lieu de loix ; C'est ce qui fait que la justice y est prompte , à la vérité , mais qu'elle perd en même tems ce qui constitue son essence , par le peu de proportion entre les châtimens & les crimes : car il en coûte aussi-bien la tête pour une faute légère , ou pour avoir déplu au Prince , que pour un crime de Leze-Majesté. La sûreté du Despote n'étant fondée que sur la crainte qu'il inspire , on y voit les supplices les plus effrayans. Non-seulement on punit les coupables , mais on enveloppe dans leur perte toute leur famille , quelque innocente qu'elle soit. C'est ce qui se pratique au

Japon. On pile les criminels dans un mortier ; on les brûle à petit feu ; on les plonge de tems en tems dans de l'huile bouillante ; on attache un tygre affamé assez près du patient , pour qu'il puisse le déchirer peu-à-peu ; on verse dans ses plaies du métal fondu ; on lui fait manger de sa propre chair , comme à Siam ; on coupe aux uns les bras & les jambes , & après ces horribles tourmens , on les laisse mourir lentement ; les autres sont mis, jusqu'au col , dans un fossé rempli de plâtre ; on insinue à d'autres des mèches allumées sous la peau , où le feu s'entretient par la graisse du corps , comme en



Perse. Quel spectacle horrible & barbare !

---

*De la liaison & du rapport des  
Etats policés , les uns avec les  
autres.*

UNE marque à laquelle on reconnoît les tems policés , c'est que les peuples ne sont plus si désunis , ni si indépendans les uns des autres , & qu'ils cherchent au contraire à resserrer leur union par différens liens. L'Angleterre est , par sa situation , un petit monde isolé. Cependant à quelle Mer , à quels Ports ses Pavillons font-ils inconnus ? La Hollande paroît , sur une carte ,

250 ORIGINE ET PROGRES  
à un Empereur Turc sans ex-  
périence , un petit coin de terre  
qu'on pourroit facilement deta-  
cher avec la main , & précipi-  
ter dans la Mer ; cependant ce  
petit pays a dans son sein des  
Négocians qui font les Facteurs  
de tout l'Univers , & au dehors ,  
des Colonies & des Possessions  
considérables. C'est cet aggran-  
dissement qui met les Peuples  
policés en état de se procurer, par  
le commerce , l'agréable & le  
nécessaire , & de s'approprier les  
productions des pays les plus  
éloignés. Ces liens varient à l'in-  
fini ; tel pays tient à tel autre ,  
par sa situation , par sa foiblesse ,  
par sa religion , par le commerce ,



ou par d'autres liens. Delà vient que l'Angleterre , la Russie , & l'Espagne, quoique très-éloignées les unes des autres , s'envoient réciproquement des Ambassadeurs.

Il faut convenir que la politique Européenne a fait en ce point, comme dans bien d'autres, de grands progrès. Celle d'Asie n'en approche pas. Un Aureng-Zeb & un Tamerlan, par exemple , sont assez puissans pour soumettre en peu de tems toute l'Asie. L'on n'oppose presque point de digues à ces torrens ; ou l'on n'y songe que quand le concours de plusieurs autres les a rendus trop impétueux. En Europe, au

contraire, on se ligue contre un conquérant ambitieux, on l'empêche de parvenir à la Monarchie universelle. Le système politique de l'équilibre a épargné à l'Europe plus de sang & d'inquiétude, qu'il ne lui en a coûté pour l'établir. C'est à ce système qu'on doit attribuer l'avantage de ne point voir chez nous des révolutions, ni des conquêtes si subites & si fréquentes, quoique nous manquions rarement de Pyrrhus & de Tamerlans. César Borgia, ne put, malgré toutes ses ruses & tous ses artifices, parvenir à conserver la possession de quelques petites villes; s'il avoit été fils d'un Mufti d'Asie,



au-lieu de Villes , il auroit conquis des Empires.

Ce n'est pas seulement l'intérêt qui réunit les Nations policées ; elles ont un Droit qu'elles reconnoissent entr'elles. Par exemple , elles ne se traitent point comme des Corsaires ; elles respectent la personne des Ambassadeurs. Il y a , en un mot , chez elles , un Droit des gens. Cependant il faut convenir que notre politique , considérée du mauvais côté , est mal entendue à bien des égards. C'est une erreur de croire que Grotius soit l'Oracle des Cours & la règle des Cabinets. Les guerres des Nations , considérées en grand , ne

254 ORIGINE ET PROGRES  
font souvent que ce qu'étoit en  
petit le droit de coups de poing  
chez les anciens Nobles. L'on n'a  
pas honte de préférer les maxi-  
mes de Machiavel aux principes  
de son Antagoniste. On sacrifie  
de sang-froid les sermens à l'in-  
térêt de l'Etat ; tenir sa promef-  
se , ce n'est, aux yeux des Mi-  
nistres, qu'une vertu bourgeoi-  
se , & nullement une vertu po-  
litique. On loue dans un homme  
d'Etat , & l'on regarde en lui  
comme une qualité nécessaire,  
ce qu'on méprise dans un parti-  
culier , & ce qui est même sou-  
vent puni de mort. Ces principes  
sont généralement adoptés dans  
toutes les Cours.



„ Quelquefois , dit Swift , dans  
 „ son voyage au pays des Houy-  
 „ huhaums , deux Princes se font  
 „ la guerre , parce que tous deux  
 „ veulent dépouiller un troisiê-  
 „ me de ses Etats , sans y avoir  
 „ aucun droit ni l'un ni l'autre.  
 „ Quelquefois un Souverain en  
 „ attaque un autre , de peur d'en  
 „ être attaqué. On déclare la  
 „ guerre à son voisin , tantôt ,  
 „ parce qu'il est trop fort , tan-  
 „ tôt , parce qu'il est trop foible.  
 „ Souvent ce voisin a des choses  
 „ qui nous manquent , & nous  
 „ avons aussi des choses qu'il n'a  
 „ pas. : alors on se bat , pour avoir  
 „ tout ou rien. Un autre motif  
 „ de porter la guerre dans un

» pays, c'est lorsqu'on le voit  
» désolé par la famine, ravagé  
» par la peste, déchiré par les  
» factions. Une Ville est-elle à la  
» bienveillance d'un Prince; la pos-  
» session d'une petite Province  
» arrondit-elle ses Etats, c'est un  
» sujet de guerre. Un Peuple  
» est-il ignorant, simple, gros-  
» sier & foible; on l'attaque,  
» on en massacre la moitié, on  
» réduit l'autre dans l'esclavage;  
» & cela, sous prétexte de le ci-  
» viliser.»

L'expérience, le sang qu'il en  
a coûté aux Peuples, les chaî-  
nes qui les accablent encore,  
tout nous apprend que ce n'est  
pas ici une satire ingénieuse.



---

## CINQUIEME SECTION.

### *De l'influence des mœurs policées sur la Religion.*

C E que le Fondateur d'une Religion, ou d'une Secte, a établi, ne peut se changer; sa doctrine doit toujours être suivie de la même manière, quelque policés que puissent devenir les Peuples. Les Turcs de nos jours doivent croire ce que croyoient autrefois les ignorans Sarrafins. Cependant les tems policés ont une grande influence sur les Religions. Celles qui sont fondées sur la superstition & sur l'imposture des Prêtres, ou qui doivent leur naissance aux rêveries d'un

258 ORIGINE ET PROGRES  
Fanatique fougueux , ne ſçau-  
roient , pour ainſi dire , ſoutenir  
la lumiere du jour. Le Polythéiſ-  
me eſt ridicule aux yeux d'un  
Sage , & fournit à Lucien ma-  
tiere à la ſatyre. On reconnoît  
enfin que les pierres ne parlent  
pas , mais que les Prêtres peu-  
vent parler au travers des pierres.  
Pendant qu'un Peuple aveugle  
regarde le grand Lama comme  
une Divinité , & adore des cho-  
ſes que l'on ne peut nommer ſans  
dégoût \* , un ſage Chinois ſe

---

\* Ses Sectateurs attribuent à ſon uri-  
ne & à ſes excréments , la vertu de pré-  
venir , ou de guérir toutes les maladies.  
Les Grands portent à leur col de petits  
ſachets de ſes excréments pulvériſés ; &  
la diſtribution de ces Amulettes procure  
des ſommes conſidérables au Lama.



moque de cette extravagance & de cette fourberie. La vraie Religion, elle-même, n'a pas été à l'abri de certains abus. On reconnoît aujourd'hui, par exemple, que le salut ne dépend point de cette pieuse générosité avec laquelle on donnoit autrefois son bien aux Prêtres & aux Moines, par la formule suivante : *Pour le repos de mon ame, & afin de n'être point mis avec les Boucs, je laisse à tel Monastere, &c.* On apprend à penser autrement ; les vrais Patriotes & les Ministres, dignes de leur caractère, font le contraire.

---

On assure que la plupart en saupoudrent leurs viandes, & que d'autres boivent de son urine. *Contin. de l'Hist. de M. Rolin. Tom. III.*

Il faut, à la vérité, beaucoup de tems, ainsi que nous l'avons observé dans la seconde Partie, pour dissiper tous les préjugés qui tirent leur source de la superstition. Souvent même on prend inutilement les mesures les plus sages pour les détruire. Ceci n'arrive pas cependant dans la partie la plus saine des Nations. Le sort des Peuples ignorans, est de chérir leurs erreurs. C'étoit sans doute la cause des usages superstitieux des Egyptiens, justement célèbres à tant d'autres égards. On adoroit chez eux des chats, des oignons, des crocodiles, & de l'ail.



---

## CONCLUSION.

IL y a un cercle de révolutions par tous les degrés duquel les Peuples doivent passer. Ils vivent d'abord dans l'état de nature, dont ils s'éloignent insensiblement, pour devenir enfin policés. Arrivés à une certaine époque, ils se retirent peu-à-peu de la scène. Toute la différence consiste, s'ils ne sont point entraînés par un événement violent, en ce que les uns ont cette destinée plutôt, & les autres plus tard; en ce que les uns restent plus long-tems dans le premier état, & les autres dans le second. Cependant, lorsqu'une Na-

262 ORIGINE ET PROGRES  
tion a été long-tems riche &  
puissante, elle dégénere à la fin;  
& ni les Loix, ni la forme du  
Gouvernement, ne lui sont plus  
d'aucune utilité. En général, la  
surface de la Terre éprouve sans  
cesse de nouveaux changemens;  
& nous remarquons tous les jours,  
dans le physique, comme dans  
le moral, des choses nouvelles  
& inattendues. Ici, c'est une poi-  
gnée de voleurs, qui, sortie d'un  
petit coin de la terre, croît &  
donne enfin, après trois ou quatre  
siècles, des Loix au reste de l'U-  
nivers. Là, c'est un simple Prê-  
tre qui devient Evêque, & d'E-  
vêque Monarque, & devant le-  
quel un Empereur, lui-même,  
se présente, au milieu de l'hyver,



les pieds nus , en habit de pénitent, pour lui demander pardon.

Tantôt c'est un soldat blessé, que l'on traite de Saint, & dont les Sectateurs se rendent si puissants, qu'ils subjuguent, en peu de tems, de vastes contrées, & qu'ils font trembler les Monarques sur leurs trônes. Tantôt c'est une petite Principauté qui s'érige en Royaume redoutable, contre lequel les Puissances les plus formidables font en vain les plus grands efforts.

D'un autre côté, l'Histoire nous fait voir comment la mort d'un seul homme, ou même un léger événement, détruit les plus grands Royaumes & les Colosses politiques.

Elle nous prouve aussi comment un chétif Pêcheur, un misérable Couvreur, sont montés sur le trône, ou l'ont ébranlé, comment un Prétendant, couvert encore de la poussière du moulin, soulève la populace. Elle nous démontre enfin comment une poignée de Tartares subjugué la Nation la plus nombreuse, & lui donne des loix.

Pour peu qu'on réfléchisse sur les changemens arrivés jusqu'à nos jours, on dira avec M. de Voltaire : « Notre monde po-  
 » litique est, comme notre glo-  
 » be, quelque chose d'informe,  
 » qui se conserve toujours.

F I N.





3. *homo* - 5. *homo* - 2<sup>02</sup> -

16. *homo* -

24. *homo* - 24. -

2769

5813e

26 - 29 - 33 religion -

49. *homo* - 49. -

64. *homo* - 64. -

78. *homo* - 78. -

88. *homo* - 88. -

110. *homo* - 110. -

131. *homo* - 131. -

147. *homo* - 147. -















